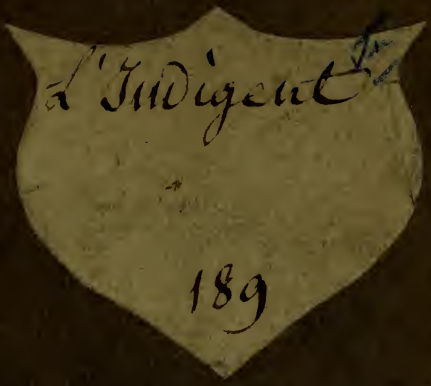
246



L'INDIGENT,

DRAME

EN QUATRE ACTES EN PROSE.

Par M. MERCIER.

NOUVELLE ÉDITION.

N 2,,

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-dessus de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & permission.

PERSONNAGES.

DE LYS, riche jeune homme.

JOSEPH, Tiſſerand.

CHARLOTTE, Ouvriere en blonde.

Le vieux REMI, Laboureur.

M. DU NOIR, Procureur.

FELIX, Intendant, Maître-d'Hôtel de de Lys.

UN NOTAIRE.

DUBOIS, Domeſtique.

CLERCS.

LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris.

L'INDIGENT,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une misérable Salle basse sans cheminée. Les tabourets sont depaillés. Les meubles sont d'un bois usé. Un morceau de tapisserie cache un grabat. On voit d'un côté un métier de Tisserand ; au-dessous d'un vitrage vieux, dont la moitié est réparée avec du papier ; on apperçoit dans un petit cabinet dont la porte est entr'ouverte, le pied d'un petit lit. Cette Salle basse est située dans le vieux corps d'un logis qui fait l'un des côtés d'une maison dont le devant est rebâti à neuf, & magnifiquement. Ce devant est occupé tout entier par un riche jeune homme.

SCENE PREMIERE.

JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE *est couchée toute habillée sur le lit du petit cabinet ; on ne lui voit que les pieds.*

La Scene est éclairée par une lampe qui semble prête à s'éteindre. Joseph travaille à son métier, & releve de tems en tems la meche de la lampe. Il se leve, marche sur la pointe du pied, & va voir si Charlotte qui s'est jettée sur le lit est endormie. Il paroît satisfait voyant qu'elle repose. Au même instant des éclats de rire éloignés se font entendre. C'est le tumulte d'une fête bruyante qui se mêle au son des instrumens. Ce bruit l'inquiete ; il craint que sa sœur ne s'éveille. Il leve les yeux au ciel, & sa déclamation muette répond à sa situation. Il frappe légérement du pied, & souffle dans ses doigts pour les dégourdir du froid.

JOSEPH.

QUatre heures sonnent !... grace au ciel cette chere enfant, elle dort... pauvre Charlotte ! Le seul bonheur de ma

vie est de t'avoir pour sœur.... Je me sens infatigable... Bon, j'ai beaucoup avancé son ouvrage, & le mien tire à sa fin. (*On entend encore les mêmes éclats de rire.*) Quel tumulte ! Leur débauche éclate dans la nuit & trouble le repos du pauvre. Ils se plaignent encore lorsqu'au milieu du jour nos travaux les forcent d'ouvrir les yeux... Dans quel état sommes-nous réduits ?.. Mais ce n'est point à nous à nous plaindre. O mon pere ! c'est toi qui souffre le plus, toi qui fus toujours si bon, si bienfaisant... Ah !.. (*Il fait un geste de douleur.*) Mais j'aime encore mieux être ton fils dans la peine, dans l'indigence, que de tenir la vie de ces hommes opulens dont la conduite me révolte. Mon pere a toujours secouru son semblable tout pauvre qu'il étoit, & j'ai vu des riches... Allons, Dieu nous voit, & ma conscience est en paix. (*Il va boire de l'eau à une cruche de terre, & revient à son travail.*) Je n'ai que deux bras, je les exerce nuit & jour & sans murmurer. Je supporte courageusement mon sort ; mais ce malheureux ouvrage n'est pas assez payé. (*Avec une énergie douloureuse.*) Non, Il n'est pas payé. L'incertitude me mine, je ne sais si je pourrai le vendre encore au bas prix où l'on réduit les travaux de l'ouvrier. Ce marchand m'a promis ; mais qu'il est dur ce marchand ! Il regorge de biens & il rapine sur moi... Le froid semble s'augmenter... Cruel hyver ! Tu te joins aux cœurs durs qui nous oppriment pour achever de nous accabler.... Mon Dieu ! que la saison est rude ! La terre est couverte de vieilles forêts, & je n'ai pas un fagot. Il faut du pain avant tout, & le pain est si cher !... Pour avoir encore de l'or le riche a trouvé le secret de nous affamer. (*Il prête l'oreille.*) Je l'entends, je crois ; le bruit qu'ils menent l'aura éveillée...

CHARLOTTE *saute de dessus le lit, vient à moitié endormie, regarde à son ouvrage, & d'un ton un peu fâché.*

Est-il permis, mon frere... Vous m'avez laissée. Voilà le petit jour, & j'ai dormi trop tard.

JOSEPH.

Non, non chere sœur... Tu te rendras malade à la fin... Il n'y a que deux heures que je t'ai forcée à prendre un peu de repos, & tu veux déjà...

CHARLOTTE.

Mais toi qui parles... Voyez un peu le méchant ! N'a-t-il pas passé la nuit toute entiere à travailler lui, & ne puis-je aussi-bien....

JOSEPH, *l'interrompant.*

Charlotte, ne prends point garde à moi... Toi, tu es une fille, tu as plus de besoin de sommeil que moi... Ah ! j'ai du courage, de la force ; (*lui prenant les mains*) tenez, comme

elle a froid. Pauvre petite !... [*Il lui rechauffe les doigts de son haleine.*)

CHARLOTTE.

Joseph!... quand nous étions au pays à jouer souvent ensemble dans la neige, il ne geloit pas plus fort, & nous ne nous plaignions pas....

JOSEPH, *avec triſteſſe.*

Quel tems me rappelles-tu?.... Tems heureux! Alors mon pere n'étoit pas ruiné; alors il n'étoit pas empriſonné. Sans prévoir un cruel avenir, dans nos folâtres jeux, nous bravions la rigueur des ſaiſons; mais ici que nous ſommes tourmentés par tous les beſoins de la vie; ici que nous pleurons ſur le ſort d'un vieillard; ici que nous ſommes reclus entre des murs glacés.... Il eſt vrai que nous y ſommes enſemble...

CHARLOTTE, *tendrement.*

Eh bien! ne te plains donc plus. Je n'aime pas à t'entendre gémir. A quoi ſervent les larmes? C'eſt la providence qui le veut ainſi. Elle arrange tout. Elle a ſans doute ſes vues. Tu verras qu'un jour nous ne ferons pas ſi mal. En attendant, travaillons, & toujours avec le même courage. (*Elle va à ſon ouvrage.*) Eh! mais, je n'aime pas cela, moi. Mon frere, je vous le dis très-ſérieuſement. Chacun ſa tâche, entendez-vous?... N'avez-vous pas aſſez de la vôtre? Il ſembleroit que je ne puiſſe rien faire.... Voilà trop de fois auſſi.... (*avec ſentiment.*) Tu me fais de la peine, je te l'ai déjà dit....

JOSEPH, *touché.*

Chere Charlotte? Je te fais de la peine, moi! Ne me gronde point.

CHARLOTTE.

Te gronder, moi! non.... Mais tu n'y toucheras plus, n'eſt-il pas vrai?... chacun ſa tâche.

JOSEPH, *attendri.*

Eh bien oui... Mais vois s'il ne reſte pas beaucoup à faire. Je vais porter le travail de cette nuit à ce marchand en queſtion. Il ſort du matin, & j'aime mieux le devancer dans la crainte de le manquer...

CHARLOTTE.

Il eſt bien de bonne heure...

JOSEPH.

J'ai toujours du regret à te quitter, à te laiſſer ſeule... Tu tombes toujours dans des réflexions que tu es enſuite la premiere à me reprocher.

CHARLOTTE.

Va, mon bon ami, va vîte afin de revenir plutôt; nous irons enſuite voir mon pere; nous irons tous deux.

JOSEPH.

Je tremble que ce marchand ne s'aviſe de remettre le paiement. Hélas ! c'eſt-là toute notre eſpérance. Si elle alloit nous manquer. Il ne nous reſte rien du peu que nous avions hier. Comment vivre aujourd'hui ? Comment porter à notre malheureux pere les ſecours qu'il attend & qu'il ne reçoit que de nous ?

CHARLOTTE.

Ne commence point la journée par te déſeſpérer. Il y a déjà long-tems que de jour en jour il ſemble que nous allions mourir de faim ; & cependant tu le vois, nous avons beaucoup ſouffert ; mais à force de travaux, nous avous trouvé notre ſubſiſtance. N'as-tu oublié qu'hier encore tu te déſolois après avoir couru de tout côté ſans pouvoir vendre. Eh bien ! vers le ſoir un paſſant t'arrête & te paye ta marchandiſe. Tu es revenu bien joyeux ! Tu as répété cent fois que c'étoit le Ciel qui nous avoit ménagé cet heureux ſecours. Le Ciel que nous implorons ceſſeroit-il de veiller ſur nous lorſque tous les hommes nous abandonnent ? Non, au milieu de notre miſere, nous avons paſſé de fortunés momens. Mon pere ?... Je pleurois de joie en le voyant manger ; & lui, mon frere, comme il regardoit ſes enfans ! comme il nous béniſſoit !... Ah ! n'étions-nous pas alors tous trois également ſatisfaits ?

JOSEPH.

Oui, Charlotte, oui, nous l'étions ; je me rappelle ces momens. Je ne demande pas d'autre faveur au Ciel.... Dans le coin d'une priſon, aſſis ſur de la paille ; oui, nous avons tous trois pleuré de tendreſſe.... Il n'y a que les malheureux qui ſachent aimer.

CHARLOTTE.

Qui nous empêche de nous retrouver ainſi chaque jour. C'eſt un bien que la pauvreté ne ſauroit nous ravir. Retiens les paroles de notre bon pere. Tu l'as vu ſourire au milieu de ſes maux. Il ne veut point qu'on ſe répande en plaintes. Son ame connoît la ſérénité & l'eſpérance. Pour moi, ſi-tôt qu'il a parlé, je penſe tout ce qu'il dit : la raiſon s'exprime par ſa bouche. J'ai tant de plaiſir à l'entendre, que je ne l'abandonnerois pas d'un ſeul inſtant, ſi ce n'étoit le motif preſſant de notre travail. Auſſi je me ſens un noble courage, en ſongeant qu'il en partage les fruits.

JOSEPH.

Va, tu es un ange, un ange conſolateur deſcendu du Ciel pour adoucir ſon infortune, pour la lui faire oublier. C'eſt toi ſur-tout qu'il aime ; il le doit.... Il le doit ; je n'ai point tes vertus.

CHARLOTTE.

Tu ne te connois pas.... Va, je ſuis auſſi orgueilleuſe d'ê- ta ſœur que d'être ſa fille. Si j'avois à choiſir, je ne de- nderois à Dieu ni un autre pere, ni un autre frere.

JOSEPH.

ue j'aime à t'entendre!

CHARLOTTE.

Eſt-ce que pour tout l'or du monde tu ſouhaiterois être né un autre ſang?

JOSEPH.

Moi? plutôt mourir que de former un tel ſouhait... Ah! harlotte, chere Charlotte!...

CHARLOTTE.

u'as-tu?

JOSEPH.

vais t'affliger.

CHARLOTTE.

arle.

JOSEPH.

élas!

CHARLOTTE.

ue ſignifie ce ſoupir?

JOSEPH.

faudra un jour nous quitter.

CHARLOTTE.

Nous quitter! Et pourquoi!... Mon frere!... Je ne te rvivrai point.

JOSEPH.

Je fais trop ce que je dis.... Je ne parle point de la mort. lle frappera deux coups à la fois, je le ſais.... Mais réflé- his un inſtant, & tu devineras....

CHARLOTTE.

xplique-moi.... Je ne te comprends point....

JOSEPH.

Si mon idée ne ſe préſente point à ton eſprit.... tant ieux, ma ſœur, tant mieux.... Je ne t'en parlerai plus.... dieu.

CHARLOTTE.

Non, tu m'as rendue inquiete, acheve; & pourquoi nous uitter?

JOSEPH, *ſoupirant.*

Ma ſœur.... bientôt le mariage....

CHARLOTTE.

Je t'entends, Joſeph; trop ſenſible frere! Va, tu te trompes; nous ne nous ſéparerons point: quand tu te marieras, ta fem- me ſera ma ſœur & nous vivrons toujours enſemble. Je l'ai- merai, je l'aimerai.

JOSEPH.

Mais ce n'eſt pas de moi que je parle.... Charlotte ; tu ſais que mon pere a dit pluſieurs fois, qu'au ſortir de ſa priſon il vouloit te donner un mari ; qu'il l'avoit trouvé tel qu'il te le falloit.

CHARLOTTE, *ſouriant.*

Et tu ne vois pas que c'eſt pour s'égayer dans ſa triſteſſe qu'il tient ce langage. Ce bon vieillard veut tromper ainſi nos douleurs & les ſiennes.... Joſeph, tu me connois ; je ſuis ſincere ; je ne pourrois jamais me réſoudre à prendre un époux. Je ne ſais, mais je n'aime aucun homme. Ceux de notre claſſe ne me plaiſent pas ; ce n'eſt pas la pauvreté, ce ſont leurs mœurs qui ne me vont point. Ceux qui ſont au-deſſus de moi me conviennent encore moins. Il faut que je te l'avoue ; je n'ai vu que toi dont le caractere auroit pu me rendre heureuſe.... Avec un pareil frere, qu'ai-je beſoin d'un mari ?... Mais ton ſort eſt bien différent du mien. Joſeph, ton cœur eſt ſenſible, & tu peux connoître l'amour.

JOSEPH, *avec joie.*

Ma Charlotte penſera-t-elle toujours de même ?

CHARLOTTE.

Oh ! toujours ; je ne ſerai heureuſe que près de toi.

JOSEPH, *lui tendant la main.*

Eh bien, chere ſœur, touche-là.... Quelque choſe qui arrive, nous vivrons l'un avec l'autre. Demeure fille, je reſterai garçon. L'infortune, d'ailleurs, nous fait un devoir du célibat. Ma ſœur, privée des avantages de la fortune, trouveroit difficilement quelqu'un digne d'elle. Dans ce ſiecle on n'apprécie que l'argent, les autres qualités paroiſſent nulles ; on ne voit pas les tiennes, moi ſeul je les connois, moi ſeul !... Je perdrois à te donner une belle ſœur, elle y perdroit auſſi ; car telle qu'elle pourroit être, je ſens que je t'aimerai toujours davantage.

CHARLOTTE.

Rien ne me touche plus que cet aveu. J'ai appréhendé quelquefois que tu ne devinſſes amoureux de quelque fille qui feroit peut-être venu mettre la diſcorde entre nous.... Ah ! j'en mourrois de chagrin.

JOSEPH.

Il n'eſt point de démon capable de déſunir nos cœurs ; non, il n'en eſt point ; mais j'avois les mêmes craintes quoique tout auſſi mal fondées.... quand on aime auſſi vivement, on redoute tout.... L'heure m'appelle au dehors ; nous parlerons de cela tantôt en préſence de notre bon pere.

CHARLOTTE.

Vole pour abréger le tems de ton abſence.

JOSEPH

JOSEPH, *l'embrasse.*

llons, je pars ; mais j'ai toujours tant de peine à te quitter.

(Il se sauve avec une piece de toile sous son habit, qui doit être ne espece de redingotte d'un gris usé.

SCENE II.

CHARLOTTE, *travaillant.*

Que je me trouve heureuse avec lui ! Depuis ma tendre nfance il est mon protecteur, mon ami, mon guide, mon onsolateur. Je ne vous envie rien, riches du siecle ; vos en- ns sont toujours en discorde ; ils préferent des sacs d'argent la paix, à la confiance, à l'amitié fraternelle. Jamais con- ns, toujours avides... Qu'ils ayent de l'or, j'ai Joseph.... uand il me dit, ma chere sœur, ma pauvre Charlotte ! Que son de sa voix m'intéresse, me touche, & les écus ne par- nt point. Ah ! Joseph, puisque tu consens de vivre avec moi, m'estime riche ; & si mon pere se trouvoit élargi, je n'au- is plus, je crois, rien à desirer au monde. Hélas ! il en coûte- it si peu pour lui rendre la liberté ; mais ce peu nous man- ue, & tous ces gens à équipage n'emploient jamais leur ar- nt à secourir l'homme vertueux & captif.... Amitié !... ouce amitié ! dure autant que notre vie, ô cher frere.... Ce œur t'appartiendra dans tous les instans.... Oh ! si j'étois la ule à souffrir.... Je ne sais, mais ce matin je travaille avec us de constance, & le froid me semble moins rigoureux.

(On entend plusieurs cris d'adieux, comme des gens qui se quittent d'une maniere folle & bruyante, qui ferment des portes, qui s'appellent réciproquement sur les escaliers, enfin, tout ce qui peut peindre le dernier acte d'une orgie.)

Enfin, leur festin est achevé, ou plutôt leur sabat. Le jour mmence.... Ce ne sont point là des plaisirs. Je le devine seul son de leur voix ; c'est du bruit, & voilà tout.... épendant je soupire quand je songe que la moitié de ce s'ils ont dépensé cette nuit, soit à table, soit au jeu, auroit ffi à tirer mon pere de la prison où il gémit, & plusieurs tres infortunés avec lui.

SCENE III.

CHARLOTTE, M. DU NOIR, FELIX (*doit avoir l'air d'un homme qui a passé la nuit dans la fête.*)

(*M. du Noir frappe à la porte.*)

CHARLOTTE.

QUi est-là ?

M. DU NOIR, *frappant plus fort.*

Ouvrez, ouvrez.

CHARLOTTE.

C'est la voix de notre propriétaire.... Est-ce vous, M. du Noir ?

M. DU NOIR, *frappant plus rudement encore.*

Et oui, oui, ouvrez donc.

CHARLOTTE, *ouvrant.*

Votre très-humble, monsieur.

M. DU NOIR, *entrant à grands pas suivi de Felix.*

Parbleu vous me faites bien attendre. Est-ce que des gens comme vous doivent s'enfermer ?... Avez-vous peur qu'on vous vole ?...

(*Charlotte se retire & va se mettre dans un coin à travailler les yeux timidement baissés.*

FELIX.

Est-ce là cette chambre ?

M. DU NOIR.

Oui... Eh bien ?

FELIX, *d'un ton dédaigneux.*

Ceci ?

M. DU NOIR.

Ma foi voilà tout ce qui reste dans la maison avec ce que vous venez de voir. Après vous avoir loué tout le corps du bâtiment neuf, vous me resserrez encore sur le vieux. En vérité je n'ai gardé de place juste que ce qu'il m'en faut, & je vous avouerai que M. de Lys s'étend bien depuis que vous êtes à lui.

FELIX, *lui frappant sur l'épaule.*

Mon cher Monsieur, nous ne pouvons rien faire de ceci, entendez-vous, rien du tout.... De votre ancienne étude j'agrandis mon office ; c'est un contraste assez plaisant, n'est-il pas vrai ? d'une étude de procureur faire un garde-manger !... Cela me portera-t-il bonheur, M. du Noir ?

M. DU NOIR, *avec un demi sourire.*

Je souhaite que vos affaires s'y fassent comme j'y ai fait les iennes.

FELIX.

C'est-à-dire aux dépens d'autrui.

M. DU NOIR.

Ah! M. Felix, vous n'avez rien à me reprocher, je crois....

FELIX.

Point de fausse honte, cela n'est plus de mode. Soyons de otre siecle. Vous n'avez pas barbouillé toute votre vie du papier imbré pour rien, autrement d'où auriez-vous acquis tant e bien?

M. DU NOIR.

Tant de bien! Pas tant, pas tant; je vous jure... Mais s'il alloit du petit au grand, en tout état, éplucher chaque forune, ce seroit un examen qui ne finiroit pas. Le meilleur est 'agir & de ne point parler là-dessus.... Vous ne pouvez onc rien faire de ceci?

FELIX, *d'un ton important.*

Non; j'aurois desiré au moins un coin passable pour loger es deux levrettes blanches dont on a fait présent à mon maître; mais cela est en trop mauvais état pour recevoir deux hiens de la meilleure espece. M. de Lys seroit scandalisé de es voir ici.... Je sens le vent qui souffle de tous côtés.

M. DU NOIR, *à voix basse.*

Mais écoutez, on fera en leur faveur une petite réparation. Vous entendez bien qu'on ne laissera pas subsister ce vitrage ntr'ouvert; on y mettra de bons carreaux; on calfeutrera les ortes; tout ceci prendra un autre air.

FELIX.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas déjà fait?

M. DU NOIR, *à voix basse.*

Et comment vouliez-vous que je dépensasse un sou? Ceci toujours été loué à vil prix par de la canaille qu'il faut à haque terme forcer de payer ou chasser.

FELIX.

Ne m'avez-vous pas dit que c'étoit un tisserand.

M. DU NOIR.

Oui, je ne sais trop; un ouvrier de cette espece... Je vais ui faire vuider le plancher tout de suite; parce que si vous ne voyez pas à pouvoir loger ici vos levrettes, je vous céderai la chambre de mes clercs, & je les ferai monter plus haut

FELIX.

Comment plus haut! vous vous moquez; vous les logerez donc sur les toits?

M. DU NOIR.

Bon, bon, les voilà bien à plaindre. J'en ai essuyé bien d'autres... Je change d'avis. Non, je les ferai descendre ici.

FELIX, *arrêtant la vue sur Charlotte.*

Mais cette petite a un air de fraicheur, elle me paroît jeune & jolie.

M. DU NOIR.

Et grandement pauvre.... C'est la misere en personne.

FELIX.

On le devine; mais on ne le diroit pas à son premier abord, sur-tout à son air de propreté.... Cette misere-là me plairoit assez.... Appartient elle à quelqu'un?

M. DU NOIR.

Ce tisserand l'appelle sa sœur.... C'est un faux nom peut-être; mais peu m'importe, s'ils me payoient....

FELIX.

Plus je la considere, plus elle me semble intéressante.

M. DU NOIR.

Vous êtes bien bon.... On a aujourd'hui tant de filles comme elle dans le besoin.... On ne rencontre que cela.

FELIX, *faisant l'avantageux.*

Il est bien vrai.... Ma foi je suis las d'en protéger. Vous avez vu cette petite Mimi; quel tour elle a joué à mon maître! La rusée! Nous l'avions retirée d'un état pitoyable; après cela, mêlez-vous encore d'obliger.

M. DU NOIR.

Pour moi je n'ai jamais été dupe, jamais de ma vie, entendez-vous. Je me suis toujours tenu le cœur bien dur afin de ne point faire d'ingrats.

FELIX, *riant.*

Bonne recette!... Il faut pourtant que je l'aborde & que je lui parle. (*Il s'approche de Charlotte.*) Belle enfant, parlez-nous donc un peu; levez cette tête charmante; comme vous travaillez! votre ouvrage presse-t-il si fort?

CHARLOTTE, *modestement.*

Oui, Monsieur, dans nos métiers tous les momens sont comptés. Il n'y en a point à perdre si l'on veut vivre.

FELIX.

Mais vous devez avoir bien froid.... comment sans feu!

M. DU NOIR.

Oh! c'est-là ma premiere condition. Je ne souffre point de feu à ces gens-là; avec leurs cendres chaudes, je tremble toujours pour ma maison.

FELIX.

Ils ne meurent pas de froid?

M. DU NOIR.

n, bon, l'habitude....

FELIX.

Ma foi, votre ſerviteur; je ne fais que d'entrer & je ſuis jà gelé.... Petite, il faudra venir vous chauffer à notre ice; nous entrerons en connoiſſance; & ſuivant les choſes, i ſait ſi peut-être je ne vous ferai pas faire votre chemin... mme j'ai fait à tant d'autres....

M. DU NOIR, *avec emphaſe.*

Savez-vous bien que ſi vous aviez le bonheur d'être conſi-rée de Monſieur, vous n'auriez plus rien à deſirer, & que...

FELIX.

Oh! je ne m'engage point, nous verrons, nous verrons; e eſt jolie, en vérité, jolie, mais pas grande parleuſe. A-lle toujours la tête ainſi baiſſée? Eſt-elle vraiment ce qu'elle roît être?

M. DU NOIR.

ut ce que je ſais, c'eſt qu'elle eſt de campagne & loin d'ici.

FELIX.

De campagne? tant mieux; mais où ira-t-elle loger ſi vous mettez dehors? Ayez ſoin de la faire jaſer, car je gele ici; *lus haut.*) qu'elle vienne dans notre ſalle, il y a bon feu, us cauſerons-là plus à notre aiſe.

M. DU NOIR.

Entendez vous, que Monſieur veut bien vous permettre de ir vous chauffer à l'office.

CHARLOTTE.

Je ne quitte jamais la chambre qu'accompagnée de mon fre-, & mon ouvrage me retient ici juſqu'à ce qu'il revienne. vous remercie ~~bien,~~ Monſieur.

M. DU NOIR.

Quelle petite ſotte! Elle voudroit ſe faire prier, je penſe. *part à Felix.*) Laiſſez-là, laiſſez-là, vous êtes trop bon, oyez moi; elle ſera trop heureuſe d'y venir d'elle-même; vous-en à mon expérience. (*haut à Charlotte.*) Vous direz otre frere qu'il faut enfin me payer aujourd'hui & chercher autre gîte, s'il ne veut pas que mon Huiſſier lui enleve le e de ſes meubles.... Plus de quartier d'abord.

HARLOTTE, *quitte ſon ouvrage, & court à lui en ſuppliant.*

Monſieur, Monſieur, de grace un peu de tems; encore un u de tems; vous ni perdrez rien.

M. DU NOIR.

Je ſuis ſourd, je ſuis ſourd.... Si je pouvois payer les trois gtiemes, les quatre ſous pour livres, le rachat des boues lanternes, le logement des ſoldats, les réparations, &

catera, avec des paroles, à la bonne heure; mais tous les secrets de mon art ne m'ont point appris à esquiver ces maudits payemens. (*Il va pour sortir.*)

CHARTOTTE.

Monsieur, je ne voudrois vous dire qu'un mot, un seul mot je vous supplie, écoutez-moi.

FELIX.

Ah! pour un mot, restons.

CHARLOTTE, *à M. du Noir.*

Je voudrois bien vous parler à vous seul.

M. DU NOIR.

A moi seul! & quoi me dire?

FELIX.

Il faut l'écouter, Monsieur du Noir, vous me rejoindrez, je serai à l'office..... Je vais m'y chauffer.

SCENE IV.

M. DU NOIR, CHARLOTTE.

M. DU NOIR.

Si c'est encore de vos jérémiades, je quitte tout de suite, d'abord: allons vite, & abrégeons, car je n'ai pas le loisir de me morfondre ici.... Voyons vite, parlez donc, parlez.

CHARLOTTE.

Eh! Monsieur, vous me rendez toute interdite.... Mon Dieu!.... Je ne sais comment vous parler.

M. DU NOIR, *avec rudesse.*

Eh bien! finissons-nous?

CHARLOTTE.

Mais vous êtes donc impitoyable! au fort de l'hyver! Vous savez dans quel état nous sommes, & la situation déplorable où se trouve notre pere.

M. DU NOIR, *s'en allant.*

Ah! c'est ainsi.... adieu, adieu.

CHARLOTTE, *le retenant par son habit & se jettant à ses pieds.*

Arrêtez, non Monsieur, non vous ne vous en irez pas; vous m'écouterez; vous verrez mes larmes... Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, laissez-nous ici pendant ces grands froids, autrement nous périssons; ou si cette chambre vous est absolument nécessaire, procurez nous une autre asyle, je vous regarderai comme notre Sauveur; je vous bénirai le reste de ma vie.... Hélas! hélas Monsieur, ouvrez votre cœur à la compassion; secourez nous, ayez pitié de nous. (*Il faut que ce langage soit touché par l'Actrice d'un ton douloureux & véhément & avec toute la forcce d'un cœur qui demande grace.*)

DU NOIR, *effrayé, presque touché, ou plutôt interdit par l'accent de Charlotte.*

aix, paix donc! ne criez point comme cela....Levez vous, z-vous, nous verrons, oui je.... *(à part.)* Elle m'atten-, je crois; sauvons nous. *(Il s'élance à la porte & s'échappe.)*

SCENE V.

CHARLOTTE.

ô On Dieu! se sera-t-il laissé toucher.... Que devenir.... S'il s prend ces métiers, notre unique gagne-pain, il faudra ic mendier! Oh! jamais, plutôt la mort... ~~Personne ne dai-~~ nous ~~voir de peur de nous soulager~~.... ~~Tel nous donneroit~~ t-être ~~quelques secours; mais ce seroit au prix de l'honneur~~... ! ces gens de maison me font horreur; ils ont tous l'air si débauché que leurs maîtres, & j'aimerois mieux endurer froid toute l'année que d'approcher de leur foyer.... Pauvre seph, ~~je souffre pour toi~~!.... Je vois déjà ton désespoir, utant plus cruel, que tu voudras l'étouffer. *(elle se remet au vail.)* Que je suis en peine!.... Aucune, aucune ressource... us les cœurs fermés, endurcis...Ah! comme j'apperçois ce onde!... Je l'entends; il me faut ne lui rien dire d'abord.... ntôt j'amenerai, puisqu'il le faut cette triste conversation plus doucement qu'il me sera possible. *(elle essuie ses yeux & end un air riant.)*

SCENE VI.

JOSEPH, CHARLOTTE.

JOSEPH, *allant à sa sœur & l'embrassant.*

EH bien? chere sœur, tu as dû beaucoup souffrir, car ce ent du nord est devenu plus piquant. Je courois, tandis que restois en place.

CHARLOTTE.

e n'ai pas tant souffert que tu l'imagines.

JOSEPH, *avec intérêt.*

Mais.... ma sœur.... Tu as pleuré, mon enfant, tu as pleu- é, je le vois; ~~tu me caches tes peines.~~

CHARLOTTE, *prenant un visage serein.*

Non.

JOSEPH.

si.... à travers ce sourire j'apperçois ta douleur.

CHARLOTTE.

Ce n'eſt rien, mon frere.... Dis-moi, as-tu trouvé ?....

JOSEPH.

Je n'ai reçu qu'un léger à compte, & nous ne pouvons pas encore payer le terme ; (*ſilence de Charlotte.*) car le peu que j'avois, je l'ai employé à acheter un manteau pour mon pere. (*Il tire un manteau qu'il met ſur les genoux de ſa ſœur.*) Le voici.... il eſt encore bon.... Mais donne moi des ciſeaux.... (*avec nobleſſe.*) Décous cette livrée ; que jamais on ne la voie ſur le corps d'un pere reſpectable. Il a été cultivateur ; Il a arroſé la terre de ſes ſueurs ; mais il a toujours eu en horreur les vils travaux de la ſervitude.... Hélas ! il eſt aujourd'hui plus à plaindre qu'un valet.

CHARLOTTE, *découſant la livrée du manteau.*

~~Eloigne ces triſtes réflexions.~~

JOSEPH.

O ma chere ſœur ! Ce n'eſt point ce grabat, ces murs dépouillés, ces meubles groſſiers, cette pauvreté renaiſſante qui laiſſe l'aiguillon dans l'ame ; c'eſt l'inſolence du Riche ; c'eſt ſon regard mépriſant qui bleſſe un cœur ſenſible.

CHARLOTTE.

Oublions qu'il exiſte de pareils hommes..... nous allons nous trouver réunis tous trois malgré nos tyrans, malgré l'indigence..... Songe à ce moment, ſonge que tu as de quoi ſoulager un pere adoré..... ſonge qu'il va ſourire en nous revoyant.

JOSEPH.

Il eſt vrai, j'ai tort ; allons, Dieu ſoit loué..... ~~Prends cette ſoupiere dans laquelle tu ſais qu'il mange plus commodément ; n'oublie point la petite bouteille ; nous la remplirons ſur notre chemin. Enfin, je crois avoir trouvé du vin qui n'aura pas été falſifié.~~

CHARLOTTE.

~~Heureuſe découverte ! Je crains toujours d'empoiſonner mon pere en voulant réparer ſes forces. On nous fait boire la mort, & perſonne n'y ſonge !~~... Et le Geolier ?

JOSEPH, *en ſoupirant.*

Il faudra ſacrifier encore quelque choſe pour le rendre moins inexorable.

CHARLOTTE.

Il m'a ſemblé déjà moins dur, & mes prieres ont paru l'adoucir.

JOSEPH.

Ton regard en a donc fait un homme.... Viens, ma ſœur, viens. (*Joſeph donne le bras à ſa ſœur après avoir pris quelques uſtenſiles de terre.*)

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

e Théâtre repréſente un grand cabinet de toilette, faiſant partie d'un très-riche appartement. Tout y déſigne la volupté, l'aiſance, le dernier goût. De Lys entre en robe de chambre à fleurs d'or; il ſort du lit & ſe jette nonchalamment dans le premier fauteuil. Deux domeſtiques le ſuivent portant un miroir dans lequel il ſe regarde avec complaiſance. On lui préſente des eaux de ſenteur, & tout l'attirail de la toilette. Felix eſt debout à ſes côtés, & enſeigne par ſigne aux laquais ce qu'ils doivent faire.

SCENE PREMIERE.

DE LYS, FELIX, Valet de chambre, LAQUAIS.

DE LYS, *baille & tire ſa montre.*

Comment, il n'eſt encore que midi.... Cette journée me mble d'une longueur mortelle. Je ſens d'avance un mal de ête affreux.... *(à un domeſtique.)* Du thé.... Que devienrai-je d'ici à l'heure de l'Opéra? *(à ſon valet de chambre.)* Monſieur, vous hâtez toujours ma toilette comme celle d'un onſeiller; on m'accommode étourdiment, & comme ſi j'aois des affaires. Retenez bien cela de moi; ſans lenteur, en out art, point de perfection. *(à un laquais.)* Vous laiſſez périr d'inaction ce pauvre Mouſtapha; il a cependant pour ous de l'amitié; faites ſa proviſion de gimbelettes. *(à un utre.)* Paſſez chez mon ſellier, qu'il acheve mon cul de nge; ma défobligeante, mes trois diables. *(à Felix.)* Et on cocher qui mene à l'italienne, ne veut donc pas guérir?

FELIX.

l a toujours une très groſſe fievre.

DE LYS, *à un laquais.*

Vous porterez chez la comteſſe le tul & les nœuds que ai faits; elle reconnoîtra ſon diſciple. *(les laquais ſortent.) eu ſe frottant les dents & ſe regardant au miroir.)* Eh bien, ous dites donc que cette petite fille, la même dont j'ai eu honneur de vous parler, eſt ma très-chere voiſine?

FELIX.

Rien n'eſt plus vrai, Monſieur; j'avois rencontré ce minois ſans y faire beaucoup d'attention ; mais je l'ai vu aujourd'hui dans ſon gîte avec toutes les circonſtances que je viens de vous raconter.

DE LYS.

La rencontre eſt ſingulière ! Il y a quelques jours que je la lorgne ſans qu'elle s'en apperçoive ; elle a de la fraîcheur & des graces : il ne lui manque qu'un peu plus de teint.... cela eſt pauvre, dis-tu, dans le dernier beſoin.

FELIX.

Oh ! d'une pauvreté affamée....

DE LYS.

Prête à ſe donner pour un morceau de pain.

FELIX.

Mais non, Monſieur.... Je l'ai trouvée fiere, ſérieuſement fiere; elle eſt arrivée depuis peu en cette capitale.... Elle a une vertu de campagne, & ſon air en impoſe plus que le ton romaneſque de toutes nos prudes.

DE LYS.

Je ſuis enchanté de cette vertu-là ; car je ſuis bien dégoûté de toutes les filles que j'ai eues. Elles m'ont coûté l'impoſſible, tu le ſais; malgré cela elles m'ont excédé, trompé & ennuyé qui pis eſt. J'avois fait ſerment de ne plus en entretenir ; mais, ma foi, je veux créer celle-ci, la mettre au monde; je trouverai peut-être une ame neuve & reconnoiſſante. Je ne ſais quoi me plaît dans ſa taille & dans ſa démarche.... Elle eſt aſſez jolie pour me faire honneur ; j'y compte, du moins: avertis-moi ſi elle devoit me déshonorer... ce ſeroit un ridicule....

FELIX.

Si vous me permettez de vous le dire, Monſieur, je trouve qu'il y a quelque air de reſſemblance entre vous deux.

DE LYS, *ſouriant complaiſamment.*

Eſt-ce elle ou moi que tu flattes ?

FELIX, *d'un ton adulateur.*

Monſieur, tout le monde ſait que vous êtes d'une figure....

DE LYS, *ſe donnant des graces.*

Je ne ſuis point mal, je ne ſuis point mal ; mais crois-tu que du premier coup d'œil je pourrai lui faire tourner la tête ? Puis-je me flatter d'emporter d'aſſaut ſon jeune cœur ? J'aime les victoires rapides. Penſes-tu enfin que j'acheverai promptement la conquête de cette haute & ſévere.... comment l'appelles-tu ?

FELIX.

Charlotte.

DE LYS.

Il faudra lui donner un nom plus honnête.... (*Il rit.*) Il singulier que la beauté aille se loger là, tandis qu'elle dé-sse nos femmes de qualité.... Au reste, c'est bien fait.... st bien fait....

FELIX.

Si j'avois pu deviner plutôt la nouvelle fantaisie de Mon-ur, les choses seroient déjà fort avancées.

DE LYS.

Mais je ne l'ai bien remarquée qu'hier.... Malgré une cer-ne pâleur, on voit que son front est tout formé pour être belli des roses de la volupté....

FELIX.

Je me félicite de l'occasion qui m'a conduit vers elle; elle arrivée fort à propos. Ce qui m'inquiete, c'est ce frere.

DE LYS.

t-ce bien ~~son~~ un frere?

FELIX.

n ne peut en douter.....

DE LYS.

n bien, ce frere.....

FELIX.

J'appréhende, Monsieur, qu'il ne soit de ces pauvres à ntiment, qui meurent héroïquement de faim en gardant ur honneur.

DE LYS.

L'honneur dans l'indigence! (*Il sourit amérement.*) J'ai vu us d'une fois l'effet d'une bourse de louis; elle abrege bien tems; elle surmonte les obstacles. La morale la plus fa-uche se fait à la voix de l'or. C'est le meilleur opium pour dormir voluptueusement la vertu la plus consommée. Je mmence d'abord par en donner une bonne dose, afin d'é-urdir à la fois la tête & le cœur. Rien n'est plus puissant e cette premiere amorce, & j'ai remarqué que l'espérance t plus dans la suite que la liberté même.... Tu as dit 'on me le fît venir?...

FELIX.

Suivant vos ordres on guette l'instant où ils rentreront us deux.

DE LYS, *avec dérision.*

Je suis impatient de faire connoissance avec mon futur au-frere.

FELIX.

ans le fond, c'est un grand avantage pour lui.

DE LYS.

Il seroit beau de leur voir garder leurs tristes préjugés

avec leur misere. Cela ne se peut pas ; il est trop d'exemples du contraire, il en est trop. Qu'est-ce que j'ai à souper ?

FELIX.

Monsieur, voici le menu. *(lui présentant une grande feuille de papier.)*

DE LYS, *parcourant le papier.*

Dix couverts servis à cinq services de sept plats chacun.... bon... voilà ce que j'aime.... Un coq vierge !... excellent !.. Une croquante au temple de Venus.... délicieux ! Point de vin, nous boirons de l'eau & des liqueurs fines.... Vous voudrez bien vous souvenir que demain nous allons à la chasse.

FELIX.

Oui, Monsieur.... j'ai tout préparé ; votre gibeciere, votre fusil à deux coups.... On vient annoncer, je crois.

DE LYS.

Vois un peu.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est cet homme que vous avez fait mander.

FELIX.

Le voici.

SCENE II.

DE LYS, JOSEPH, FELIX.

DE LYS, *penché sur son fauteuil, tourne la tête de son côté d'un air demi-hautain, demi-riant ; il mange quelques bonbons d'une petite boëte qu'il tient en main, & avec laquelle il joue.*

QU'il approche.

JOSEPH, *à Felix.*

On m'a dit que....

FELIX.

Avancez, parlez à Monsieur.

JOSEPH, *saluant.*

Monsieur....

DE LYS.

Oui, mon ami, je t'ai demandé : on m'a parlé de toi ; tu es bien pauvre, n'est-il pas vrai ?

JOSEPH, *avec une simplicité noble.*

Monsieur, je suis Joseph, un ouvrier, & non pas votre ami ; si je l'étois, nous pourrions nous tutoyer, c'est pour-

oi ne me faites pas rougir ; je ne ſuis pauvre que parce qu'il a trop de riches.

DE LYS.

omment donc ! Mais tu parles d'un ton....

JOSEPH.

Encore un coup, Monſieur, ou parlez-moi vous-même un autre, ou je me retire. Vous n'êtes pas le premier à i je n'ai pu le ſouffrir. Quand ma fortune en dépendroit, marquerois le même courage. C'eſt un droit inſultant & uſte que vous vous arrogez la plupart ſur nous autres in-tunés. Ne peut-on être dans l'indigence ſans être avili. *(Il rche vers la porte.)*

FELIX, *d'un air étonné.*

ilà qui eſt nouveau.

DE LYS, *ſe levant.*

Il eſt ſingulier. Je ne veux pas qu'il s'en aille. *(à Joſeph.)* outez, M. Joſeph ; vous vous fâchez bien promptement. us ne ſavez pas encore ce que je vous veux. Un moment, vous n'aurez point à vous plaindre.

JOSEPH.

Je ſuis fâché de vous avoir parlé ainſi ; mais cela eſt plus t que moi.... Je ſais trop que j'ai beſoin d'autrui.

DE LYS.

Eh bien, mon intention eſt de vous mettre un peu à votre e. Je puis, ſans me gêner, vous procurer une vie plus mmode. Ce que je vous dis eſt du fond du cœur. Voici un compte que je vous prie d'accepter ; cela ne ſe refuſe pas ; enez, il y a cinquante louis. *(Il lui préſente une bourſe.)*

JOSEPH.

Dans quelle ſurpriſe vous me jettez, Monſieur ! Cinquante uis ! à moi ! & quel ſervice vous ai-je rendu ? Que voulez-us de moi ? à quel prix mettez-vous cet argent ?

DE LYS.

Je poſſede quelques biens ; d'après votre propre aveu, vous es pauvre. Je vous donne cette bourſe, je vous la donne.

JOSEPH, *fiérement.*

Je n'ai rien fait pour accepter un tel don ; permettez-moi vous le dire, Monſieur, je crains ce préſent.... Vos pa-ils ne prodiguent pas l'or gratuitement.

DE LYS.

Je ne reſſemble point à mes pareils ; ~~je ne mets dans mon re qu'une pure généroſité. D'où naîtroit votre défiance & s refus ?~~ Me croyez-vous homme à ne jamais faire le bien ? fin, puiſque vous héſitez, je vous dirai que c'eſt un vœu e j'ai fait, & que je l'accomplis en votre faveur.

JOSEPH.

Monsieur, vous voulez vous jouer de moi....

DE LYS, *lui mettant la bourse entre les mains.*

Non, pour preuve emportez-là, elle est à vous.

JOSEPH.

Elle est à moi! (*avec transport.*) Homme généreux! Je tombe à vos pieds, je les embrasse.... Oui, je l'emporterai.... Je serois dénaturé si je la refusois. (*élevant la bourse dans sa main.*) C'est-là dedans, c'est-là dedans qu'est la délivrance d'un pere, le bonheur de nous trois; mais je tremble de m'abuser... Je ne sais si je dois.... Vous me la donnez, dites, vous me la donnez?

DE LYS, *riant.*

Oui, oui, je vous la donne.... je vous la donne.

JOSEPH, *la serrant avec force & avec un espece de délire.*

Eh bien, l'univers entier ne me l'arracheroit pas.... Or sacré, je te presse sur mon sein. Tu vas servir la nature & ma tendresse.... Je sens pour la premiere fois que l'on peut te chérir, t'idolâtrer. (*à de Lys.*) Je reviendrai, Monsieur, je reviendrai; vous verrez quel usage j'en aurai fait.... Vous serez forcé de pleurer de joie avec nous, & ce sera-là votre récompense.... Que le Ciel vous comble de véritables biens! Mon pere! Ah! courons, j'ai peur de mourir en chemin.

SCENE III.

DE LYS, FELIX.

FELIX.

Je crois qu'il en deviendra fou.

DE LYS.

Tu vois l'effet immanquable de ma recette. Va, il n'aura pas besoin d'une plus forte dose.

FELIX.

C'est beaucoup pour lui, & même une somme prodiguée comme cela....

DE LYS.

Ah ça, M. mon intendant, parce que je vous ai emprunté cet argent, vous vous mêlez de faire des remontrances.... je n'en veux plus, je n'en écouterai plus.

FELIX, *à part.*

Bon, voilà ce que je voulois, j'aime qu'un maître parle ainsi.

DE LYS.

Ces cent mille écus que ce notaire voudroit m'empêcher de toucher, remettront l'équilibre dans ma dépense. Je veux

uir, moi; & depuis que je seme l'argent, je n'ai trouvé rien piquant. (*Il baille.*) Si l'on me fâche, je me ruinerai.... plaisir est quelque part; je le poursuivrai tant que je l'enaînerai sans doute. (*Il baille encore.*) Si elle vient, il faut, omme je t'en ai supplié, qu'on lui fasse entendre que son cher ère est ici, sans cela peut-être....

FELIX.

En vérité, Monsieur, c'est une insulte faite à ma pénétraon.... Vous me répétez d'anciennes leçons que je sais par œur.... Faites-moi l'honneur de penser....

DE LYS.

Va, va... Je crois vraiment que j'en suis amoureux, car je ûle de la voir ici.

UN LAQUAIS *entre.*

Ionsieur du Noir.

DE LYS.

Qu'il entre.... Sois aux aguets au moins, & songe à m'aertir aussi-tôt.

FELIX, *fâché.*

Eh! Monsieur, est-ce mon coup d'essai? Je sais, je conois, j'entends....

SCENE IV.

DE LYS, Monsieur DU NOIR.

DE LYS.

On jour, M. du Noir; prenez un siege.

M. DU NOIR.

Je viens dans un moment favorable; vous êtes seul: & ous parlerons d'affaires.

DE LYS.

D'affaires! oh! non, s'il vous plaît.

M. DU NOIR.

Mais il le faut.... Voilà dix fois que je viens.... Il faut que ous parlions.

DE LYS.

Pas pour long-tems donc, je vous prie; car j'attends une etite personne...

M. DU NOIR.

Quand elle viendra je me retirerai.

DE LYS.

Ah soit.... Dépêchez toujours; de quoi s'agit-il?

M. DU NOIR.

C'est encore au sujet de cette sœur que feu M. votre pere s'est avisé de déclarer dans son testament.

DE LYS.

Eh bien, auroit-on eu quelques nouvelles.

M. DU NOIR.

Vous m'aviez donné ordre de faire secrétement des perquisitions pour prévenir l'orage qui pourroit fondre un jour. Je n'ai encore reçu aucun éclaircissement; on ne sait ce qu'ils sont devenus. Votre oncle, son nourricier, après la mort de sa femme, accablé de malheurs, m'a-t-on écrit, s'est sauvé de son village avec elle & son fils. Ils ont erré je ne sais où.

DE LYS.

Tant mieux.

M. DU NOIR.

Tant pis.... Car si nous savions positivement où elle est nous prendrions de justes mesures pour lui lier les bras.

DE LYS.

Sans tant s'inquiéter, peut-être il y a long-tems qu'elle n'est plus de ce monde.... Lorsque mon pere quitta son misérable pays pour courir après la fortune qu'il a rencontrée, je n'avois que six ans. A peine me souviens-je de cette sœur délaissée chez son oncle, bon-homme de campagne. Le passé ne me semble plus qu'un rêve. J'ai vu tant de choses depuis. Je ne sais par quel scrupule mon pere a eu la folie de songer à cet enfant, dans le moment précis où mes intérêts sembloient qu'il l'oubliât entiérement. C'est un fort mauvais tour qu'il m'a joué. Il devoit l'emmener avec lui, l'élever comme moi, lui donner une éducation brillante, ou n'en jamais faire mention; dans l'état où je suis, je ne pourrai jamais reconnoître une paysanne pour ma sœur.

M. DU NOIR.

Ah! cela ne seroit pas décent; & Monsieur votre pere, par les soins qu'il a pris de se tenir inconnu à son frere, a bien senti de son vivant le tort que lui causeroit une telle parenté. Pourquoi a-t-il voulu vous obliger, en s'en allant dans l'autre monde, à souffrir ce qu'il n'a pas pu endurer dans celui-ci? Ces mourans semblent toujours à leur départ oublier tous les usages.

DE LYS.

Non parbleu; je ne consentirai point à perdre la moitié d'un bien qui à peine me suffit en entier. Je ne sais pas comment l'on peut vivre avec quatre-vingt-dix mille livres de rente: cela étoit bon pour mon pere il y a vingt ans; mais à moi, à moi, il me faut le double nécessairement.

M. DU NOIR.

Sans doute, le financier doit briller; autrement, par où attireroit-il les regards. Soit dit entre nous, ce n'est gueres la naissance ni les actions illustres qui peuvent les distinguer.

DE LYS.

DE LYS.

Iais.... cependant, Monſieur du Noir.

M. DU NOIR.

Pardon.... Je vous parle peut-être avec trop de franchiſe; ais vous ſavez combien j'étois familier avec Monſieur votre re. Nous nous ſommes connus tous deux, non pas dans ɔpulence au moins; il étoit loin de prétendre à un équipage; les ſix maiſons que j'ai dans Paris, appartenoient encore x familles, qui depuis me les ont troquées contre du pa- er timbré.

DE LYS, *ſouriant.*

Mais on auroit tort de dire que vous êtes un ſot, Monſieur Noir.

M. DU NOIR.

Je me rappelle ce tems avec volupté, tout gueux que j'é- is; mais je n'ai pas été ſi heureux que Monſieur votre pere. ous n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Un fermier- néral venoit de le créer petit commis lorſque j'obtins la ace de ſecond clerc dans ma premiere étude. Enfin devenu, ace à Dieu, procureur après dix années d'aſſiduité conſ- nte, nous nous ſommes rendus mutuellement bien des pe- s ſervices, & je lui ai fait gagner plus d'un procès, qui, ns vanité, étoient des plus difficultueux; auſſi m'a-t-il tou- urs beaucoup diſtingué.... Il m'aimoit, je puis le dire.

DE LYS.

Il vous en a donné de fortes preuves en vous nommant l'exé- teur de ce teſtament qui me fait appréhender un partage.

M. DU NOIR.

Ce notaire lui aura fait peur; c'eſt un moraliſte éternel, n moment de foibleſſe eſt pardonnable dans cette paſſe-là, loi-même je ne ſais pas trop comment je m'en tirerai; mais rès tout, nous n'y ſommes pas. (*Après un moment de ré- xion.*) Ne craignez rien, je vous ôterai cette épine là du ed. Il y a tant de reſſources dans notre art; il eſt ſi vaſte, ſi ofond, ſi compliqué, que ſi jamais elle ſe préſente, je ſau- i l'égarer dans un labyrinthe d'où elle ne pourra ſortir.... n'y a que ce notaire qui nous arrête; nous aurons de la peine le gagner.

DE LYS.

faut que nous allions le voir encore.

M. DU NOIR.

'eſt bien dit.... Je ſuis à vos ordres.

DE LYS.

ne vous aime pas, Monſieur du Noir.

M. DU NOIR.

Entre gens de notre robe, on ſe raccommode tout comme n ſe brouille. (*Felix entre.*)

DE LYS.

On vient; je vous ai dit....

M. DU NOIR, *se levant & saluant.*

Je me retire.

SCENE V.

DE LYS, CHARLOTTE, FELIX.

DE LYS.

Est-ce elle ?

FELIX, *tout bas.*

Oui.

DE LYS.

Bien, bien....

FELIX, *fort & fait avancer Charlotte.*

Avancez, mademoiselle, je vous dis que votre frere est là qui parle à mon maître. *(à peine Charlotte a-t-elle fait un pas dans la chambre, qu'il fort en fermant la porte précipitamment.)*

DE LYS, *allant à Charlotte.*

Venez donc, ma belle enfant, venez.... De quoi avez-vous peur.

CHARLOTTE, *voulant r'ouvrir la porte.*

Monsieur, pardonnez moi.... On me dit que mon frere est ici.... Mon frere n'y est pas.... On me trompe....

DE LYS.

Eh bien votre frere.... Il ne fait que de sortir.... Il va rentrer, attendez-le une minute.

CHARLOTTE, *s'efforçant toujours d'ouvrir.*

Monsieur, je l'attendrai au logis, s'il vous plaît.... Mais cette porte, cette porte s'est fermée.

DE LYS, *fouriant.*

Oh! nos portes ne s'ouvrent pas comme cela; il y a un petit ressort invisible.... Mais craignez-vous de rester un moment avec moi, j'ai tant de choses à vous dire.

CHARLOTTE, *prenant un ton grave & imposant, dans lequel on entrevoit cependant un peu de timidité.*

Non, Monsieur, je ne crains rien, vous pouvez dire ce que vous me voulez.

DE LYS, *lui prenant les mains qu'elle retire.*

Beaucoup, beaucoup de bien.... Mais il faut nous asseoir.... Qu'avez-vous à regarder toujours à la porte?... Vous dites n'avoir pas peur.... Ah! la fausse brave! ces petites mains-là sont toutes tremblantes.... Asseyez-vous.... Nous parlerons ensemble. *(Il lui présente un fauteuil.)*

CHARTOTTE.

Monsieur, nous avons coutume de parler debout.

DE LYS.

Ah! charmante mutine! Allons, à votre fantaisie.... Oh , dites-moi; regardez bien ce bel appartement, ces meus, ces trumeaux; n'aimeriez-vous pas de loger dans un partement semblable; d'avoir de belles robes, des bijoux, de vous mirer dans ces grandes glaces? Tout ceci n'est-il bien délicieux, bien desirable, & tout ce qui s'ensuit?... s domestiques, une bonne table, un carosse.... Oh! un osse roulant: pour celui-là c'est un grand plaisir, n'est-il vrai?

CHARLOTTE.

ne devine pas encore ce que Monsieur veut dire.

DE LYS.

Mais en effet; il n'est pas facile de se l'imaginer.... Ecou; si l'on vouloit tout-à-l'heure vous donner un grand état... exemple, vous faire la femme d'un homme bien riche, eu près comme moi, que donneriez-vous pour une fortune blable?

CHARLOTTE.

en, Monsieur.

DE LYS.

Rien!... La chere enfant, elle est naïve; elle croit pouvoir rien donner.

CHARLOTTE.

Je vous le dis sincérement, Monsieur; je n'envie point te grande aisance où l'on oublie tout, où l'on s'oublie soi-me. Je ne pourrois point vivre dans cette abondance, sans ger que tout ce superflu est pris sur tant de malheureux i sont dans le besoin.... Je parle ainsi, parce que je sais que c'est que l'indigence.

DE LYS, *d'un ton appuyé.*

Vous ne la connoîtrez plus, ni vous ni votre frere. Je veux re sa fortune; je viens déjà de lui donner une bourse de uis. Comme il est parti joyeux! comme il m'aime!

CHARLOTTE, *avec étonnement.*

Mon frere! Vous lui avez donné de l'argent! Ah! Monur, laissez moi courir à lui.... laissez-moi.... Qu'il vous rende.

DE LYS.

omment!

CHARLOTTE.

Une générosité si extraordinaire ne peut avoir en vous que es vues qui m'effrayent.

DE LYS.

Voilà de grands mots! Mais je n'exige qu'un peu de reconnoissance.... Vous direz encore que vous ne pouvez rien, que vous ne m'entendez pas....

CHARLOTTE.

Je crains au contraire de vous avoir trop entendu.... Je ne puis rester; faites-moi ouvrir, Monsieur, faites-moi ouvrir, je vous en supplie.... je vous en supplie....

DE LYS.

J'y perdrois trop, & cette complaisance seroit cruelle à moi-même. Pourquoi voulez vous que je me haïsse à ce point? Je m'aime un peu, voilà tout mon crime, si c'en est un. Si vous daigniez m'imiter, rien ne vous manqueroit; vous seriez mieux avec moi, que si vous êtiez la femme d'un duc ou celle d'un prince.

CHARLOTTE, *avec une noble simplicité.*

C'est pour me faire de pareilles propositions que vous m'avez fait entrer ici, sous l'appas trompeur que mon frere m'y demandoit. Vous nous outragez ainsi, parce que nous sommes pauvres & sans protection. Vous ne rougissez point de nous tendre de pareils pieges, d'augmenter le sentiment de notre infortune par le mépris que vous faites de nous. Vous ne daignez pas nous supposer des vertus. Vous croyez facile de nous déshonorer, parce que vous ne doutez pas même de votre triomphe. Vous le fondez peut-être sur l'excès de nos besoins. Que je suis heureuse d'avoir reçu une éducation honnête? Sans elle je risquerois peut-être d'être séduite par ces faux biens que vous me proposez. Je perdrois le plus précieux des trésors; cette estime de soi-même qui n'appartient qu'à qui sait se respecter; ce calme qui suit l'innocence; je les perdrois ces biens inestimables; on m'appelleroit une malheureuse; je le serois; je ne pourrois plus rien regarder autour de moi que la rougeur sur le front.

DE LYS.

Elle parle comme Pamela.... Mais ce n'est point-là un langage de campagne.... Dites-moi, un peu, où avez-vous

Vecu pour avez donc vu du monde, pour avez peut-être été au Spectacle, pour avez donc vu joué pamela?

charlotte

Je me souviens de cette histoire de pamela et si vous l'avez lue elle devrait vous avoir touché. *

me souviens parfaitement de cette histoire de Pamela ; & vous l'avez lue, elle devroit vous avoir touché.

DE LYS.

(*A part.*) Je me doutois bien qu'elle avoit lu.... Vous z donc été formée par des livres.

CHARLOTTE.

par le malheur plus instructif encore.

DE LYS.

Vous croyez donc à tous ces romans, à ces tableaux chi- riques.... L'exemple de Pamela est un peu fort.... Eh bien, i je vous prêterai des livres tout aussi estimés. J'ai là une bliotheque avec des estampes telles que vous n'en avez ja- is vues.... Sur ma parole, vous prendrez goût à cette-

ion & *je faisissant d'elle.*) Belle comme Psyché, aussi timi- , aussi farouche qu'elle, tu te fais un monstre de l'amour ; vec *transport.*) Va, ose le regarder seulement, & bien-tôt en seras folle.

CHARLOTTE, *reculant toute agitée.*

Monsieur, faites ouvrir à l'instant.... à l'instant même, ou erai tout.

DE LYS.

doucement, doucement ; votre frere....

CHARLOTTE.

Je n'attends plus mon frere.... Ah ! s'il savoit....

DE LYS.

Comment ! s'il savoit.... Mais ne craignez rien de lui ; il est d'accord avec moi. J'en fais mon favori. Il sent mieux que vous que c'est votre bonheur que je veux faire.

CHARLOTTE, *avec indignation.*

Homme vil ! c'est devant moi que vous osez le calomnier aussi indignement. vous l'avez surpris en lui faisant accepter cet argent. Il vous le remettra dès que.... Vous saurez combien nous méprisons tout ce qui vient de vous. Le besoin aura beau nous poursuivre ; il ne pourra que nous faire mourir.

DE LYS.

Mais quelle fausse idée !.... Sachez que je ne veux que votre aisance, votre félicité.... Je vous offre un sort envié de tant d'autres, ma fortune, mon cœur. Une premiere proposition effarouche d'abord.... Mais revenez à vous.... Je serai respectueux.... Discutons seulement....

CHARLOTTE, *regardant de tous côtés comme cherchant quelque chose.*

Pour la derniere fois, Monsieur faites ouvrir.

DE LYS.

Oh, d'honneur, non .... je m'en garderai bien.... Nous ne pouvons nous quitter que bons amis d'abord.... En conscience, tout autre parti devient inutile.... (*Charlotte se saisit intrépidement d'un fusil à deux coups, qu'elle apperçoit dans un coin.*) Mais que faites vous, que faites-vous là ?

CHARLOTTE, *avec force.*

Je sortirai.... N'approchez pas.

DE LYS, *effroyé.*

Laissez ce fusil, Mademoiselle, laissez-le.... Il est chargé à balles.... prenez garde.

CHARLOTTE, *d'un ton déterminé.*

Malheur à lui s'il approche. (*Elle frappe à la porte avec la crosse du fusil, & à grands coups redoublés en criant*) Ouvrez, Messieurs, ouvrez, ouvrez, de grace.) *Aussi-tôt un des deux canons part, & le fusil tombe des mains de Charlotte.*)

DE LYS, *tombant dans un fauteuil.*

Ah !

FELIX, *en dehors, ouvrant la porte tout au large & avec précipitation.*

Au secours.... au secours.... au secours.

CHARLOTTE, *se sauvant.*

Ah Dieu !

(*Felix & de Lys restent immobiles dans leur premiere attitude, en se regardant sans pouvoir parler.*)

SCENE VI.

DE LYS, FELIX.

FELIX, *après une longue pause.*

N coup de fusil!... D'où part-il?... Qui est blessé?... vérité, je ne reviens point de mon premier effroi.

DE LYS.

suis moi-même tout étourdi.

FELIX.

ne devine pas comment....

DE LYS.

Pour m'échapper elle enfonçoit la porte avec ce fusil.... des canons a pris feu.... Elle a failli parbleu à me casser tête....

FELIX.

Rien moins que cela, Monsieur.... Quelle audace avec sa tu! *(ramassant le fusil avec précaution.)* Mais c'est un scan- e affreux. Toute la maison est en l'air; on va venir....

DE LYS.

Courons vîte au-devant. Montrons que ce n'est rien.... s semblant de rien. *(avec humeur.)* Eh ris donc.... imbecile

FELIX, *s'efforçant de rire.*

ui, oui, Monsieur, je rirai.... Ah! ah! ah!

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

a scene se passe sur un large palier d'escalier, qui communique à l'anti-chambre de l'appartement de de Lys.

REMI, JOSEPH.

(Le vieux Remi est conduit par Joseph; il l'amene comme en triomphe, & dans le délire de la plus grande joie.

JOSEPH.

C'Est ici la maison de notre bienfaiteur. Voici son apparte- ent; courons embrasser ses genoux.... Après vous, c'est

lui que mon cœur chérit & honore. Par quel bienfait il a consolé les chagrins de ma vie.... Mon pere ! il n'est plus, il ne sera plus de douleur ni pour vous, ni pour moi.

REMI, *s'asseyant.*

Ah ! mon fils, je me sens déjà las. Depuis dix mois que mes jambes ne prennent qu'un foible exercice, je m'étonne moi-même de me voir marcher.... Comme le plaisir succede à la peine ! Que dis-je ? ai je souffert ? Non, le Ciel m'a donné un bon fils ; & tandis que les riches ont des enfans barbares & dénaturés, les miens ont essuyé mes larmes : leurs tendres soins m'ont fait bénir la pauvreté & l'esclavage.

JOSEPH, *embrassant son pere.*

Comme j'étouffois en vous embrassant dans la prison ! Je vous déguisois les tourmens de mon ame ; mais c'est ici que ma joie est pure, entiere, inaltérable.... Ah Dieu ! je n'ose encore reporter ma vue sur vos souffrances.

REMI.

Mes souffrances !... Je suis homme, mon fils, j'en ai dû essuyer les peines. J'ai vu d'autres malheureux souffrant à mes côtés.... Il étoit une douceur secrete que l'infortune n'a pu me ravir ; c'étoit de sentir mon ame en paix, de me juger, de me connoître innocent. Si les coups de l'injustice m'ont fait verser quelques larmes, le désespoir n'est jamais entré dans mon cœur. Dieu voyant ma soumission, m'a prêté le courage.

JOSEPH.

C'est votre cœur généreux qui vous a conduit dans les prisons. C'est la répugnance invincible que vous avez eu à faire enlever les meubles de vos freres les cultivateurs de la terre ; & n'ayant pu justifier ces poursuites iniques qui révoltent l'humanité, vous avez été considéré comme ayant dissipé les deniers royaux.

REMI.

Ah ! plutôt mourir que d'être le ministre de ces cruautés.... Va, lorsqu'au milieu de murs élevés de mon étroite prison, je pouvois découvrir un coin du Ciel, je me trouvois consolé. Je me disois, là réside le protecteur des malheureux. La terre les oublie ; mais il n'en est pas un seul qui ne soit présent à ses regards.

JOSEPH, *avec véhémence.*

Mon pere !... Et cependant la faim vous auroit dévoré dans ce séjour de larmes & d'horreur, si....

REMI, *fort & vivement.*

Arrête, & qu'est ce que la providence ?... Dieu m'aimoit, puisqu'il m'a conservé mon Joseph.... Et ma Charlotte, où est-elle ?

JOSEPH.

JOSEPH.

Je l'ai apperçue, je l'ai appellée, elle accourt.... Viens, ı sœur, viens....

SCENE II.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE.

HARLOTTE, *accourant, & tombant aux pieds du vieillard.*

On pere, vous êtes libre!... Mon pere eſt délivré!... Et quel Dieu!... Ah mon frere!... Félicité inattendue!

REMI.

Mes enfans, mes enfans, remercions tous le Ciel.... J'ai ujours eſpéré en lui. Mon contentement redouble des mar- es de votre tendreſſe.... nous ne ſerons plus ſéparés.

JOSEPH, *appercevant de Lys.*

Il vient à nous, mon pere! le bienfaiteur qui nous rend us trois à la vie.

SCENE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, DE LYS.

REMI, *s'en allant au-devant de de Lys.*

H Monſieur, comment m'acquitter de ce que je vous ois, & payer ce que vous me faites goûter en ce moment!...

JOSEPH, *l'interrompant.*

Jouiſſez de votre généroſité.... Mon pere, que voici, oit détenu en priſon pour des dettes malheureuſes. Il y ſe- it peut-être mort dans les horreurs de la miſere; mais par le oyen de cet or que vous m'avez donné, j'ai obtenu ſon argiſſement. Ses enfans le poſſedent.... Voilà l'emploi, Mon- ur, que j'ai fait de cette ſomme qui me fut ſi chere.

DE LYS, *un peu interdit.*

C'eſt bien, c'eſt bien. Aſſeyez-vous, bon homme. J'aime faire du bien, moi.... Vous verrez.

JOSEPH.

Vous êtes un Dieu pour nous; nous vous chérirons, nous ous reſpecterons juſqu'au dernier ſoupir.... Mon pere, ma eur, jettons-nous à ſes pieds. *(à Charlotte qui pleure.)* Tu eures de joie. *(Remi & Joſeph vont pour s'incliner, de Lys les leve.)* Monſieur, que ces larmes muettes vous expriment la

plus vive reconnoissance ! (*à Charlotte qui est demeurée debout.*) Eh quoi ! tu ne te joins pas à nous? Charlotte seroit-elle insensible, ingrate?... Tu m'étonnes ! tu m'affliges!

CHARLOTTE, *tenant les mains de son pere.*

Ah ! Joseph, Joseph, suspends un moment.... Non, non. (*Elle ne peut continuer, sa voix s'étouffe dans le sein de son pere.*)

DE LYS, *voulant séparer Charlotte d'avec son pere.*

Allons, c'est assez, laissez un peu respirer ce vieillard en paix, ne l'accablez pas tant. Il auroit besoin de prendre quelque restaurant. Qu'il descende, je vais avertir qu'on le traite bien à l'office.

CHARLOTTE, *tenant toujours les mains de son pere.*

Mon pere ! je ne saurois parler.... Je ne puis....

REMI.

Eh bien, ma fille !... Tes sanglots....

CHARLOTTE.

Hélas ! ... il vous faut retourner en prison.

JOSEPH, *avec une surprise mêlée de douleur.*

Que dis-tu, Charlotte ?

CHARLOTTE.

On te trompe, mon frere, on t'abuse, & tu ignores....

DE LYS.

Paix paix, de grace..., Voulez-vous ?...

CHARLOTTE.

Non, Monsieur, non ; ~~si je me taisois je serois coupable ; je trahirois leur honneur & le mien...~~ Je ne leur ai jamais rien caché.... ils sauront tout.

REMI, *se levant.*

Comment donc, ma fille ?...

CHARLOTTE.

Cet or qui vous a rendu libre, ~~fut prodigué pour séduire mon frere & moi.~~ Tout le bien qu'il veut nous faire, n'est qu'au prix de mon déshonneur.... Mon pere, retournez en prison.

REMI, *avec noblesse.*

Oui, sans doute, j'y retournerai dès ce moment, & avec plus de joie que je n'en suis sorti. L'esclavage, Monsieur, me sera moins dur que la liberté ; parce que je vous la dois, & que je rougis de vous la devoir. Peut être un jour l'aurois-je dû à la piété des cœurs vraiment désintéressés ; alors mon ame se seroit livrée au doux sentiment de la reconnoissance, au lieu qu'elle est déchirée de regrets amers. Je préfere les chaînes à vos offres honteuses. Je vais vous signer un billet, & vous offrir un titre qui vous donnera le même droit ; car mon corps est le seul bien que je possede ; mais plutôt mourir elle & moi, que de souffrir son infamie !

DE LYS.

Vous vous emportez bien vîte. Suspendez un moment.... outez-moi....

REMI.

Qu'écouterois-je désormais? Que direz-vous, Monsieur? rlez, achevez votre ouvrage; poignardez le cœur d'un re; osez le corrompre pour faire une infame de sa fille. Je is pauvre, mais honnête; je n'ai jamais rougi de l'infor- ne, mais je me sens humilié de l'idée que vous avez con- ; & de quel droit comptez-vous me rendre votre complice?

DE LYS.

Je ne veux point vous humilier. Je suis riche, je puis ajou- , libéral. Il est en mon pouvoir de vous faire toute sorte biens. Est-ce là être criminel? Vous êtes l'unique auteur de s maux. Vous préférez votre misere à la fortune qui vous , vous.... (*Il demeure interdit, muet devant le regard du eillard.*)

REMI, *le fixant avec une noblesse tranquille, mais ferme.*

Achevez, Monsieur, achevez: vous n'osez, vous ne pou- z soutenir le regard d'un pere. ... Misérable, dénué de tout, vous anéantit; il vous révele la turpitude & la bassesse de s desseins, ou plutôt il vous éclaire en ce moment; car je e plais à croire que vous n'êtes pas un méchant. Non, vous l'êtes pas.... Vous sentez que vous vous dégradez, que us vous rendez vil à mes yeux. Allez, j'oublie mon injure ur vous faire connoître à quelle honte vous vous livrez....

JOSEPH, *furieux.*

Ah! barbare dont je n'ai pu deviner le cœur, pourquoi avoir abusé, pourquoi me montrer une ombre de félicité ur me précipiter tout-à-coup dans le désespoir! Ah! que e n'ai-je su lire sur ce front perfide. J'aurois foulé aux pieds t or que j'ai béni, j'aurois....

REMI, *en pere qui commande.*

Paix, mon fils, paix, je vous l'ordonne.

JOSEPH, *à part.*

O tourment inconnu!... L'opprobre nous attendoit, & es coups partent de lui!

DE LYS, *avec un peu de contrainte.*

Mais vous ne m'avez point laissé achever.... Cet attache- ent pourroit devenir sérieux; épris de ses charmes, je pour- ois former avec elle des liens qui banniroient tous vos scru- ules: ce ne seroit pas là, sans doute, le premier exemple ue vous auriez vu, dans le cours de votre vie, du triomphe e la beauté, & la sienne est faite....

REMI.

Nouvelle insulte que je mépriſe, ou plutôt que je pardonne

à un malheureux jeune-homme qui n'a jamais conçu ce que c'est que l'honneur, ce qu'il exige, ce qu'il ordonne, ce qu'il inspire. Il est une juste & louable fierté qui convient plus souvent aux pauvres qu'aux riches mêmes. Je la sens, Monsieur; & quoique vous fassiez, vous ne m'abaisserez point. Non, jamais... Vous seriez dans les sentimens de l'épouser, que je ne vous jugerois pas digne d'elle: ce n'est point par l'opulence que l'on s'égale à la vertu. Allez, je lui destine un autre époux, & qui saura la rendre heureuse. (*Scene muette entre Joseph & Charlotte.*) De ce pas je cours accomplir ce que depuis long-tems mes vœux demandoient au Ciel; c'est pour ce seul bonheur que j'aspirois au moment d'être élargi, il ne me faut qu'une heure. Je reviendrai, Monsieur, m'engager votre débiteur, & me livrer à vous.... Vous croyez à ma parole.

DELYS, *à Remi.*

Demeurez, soyez libre.

REMI.

Non, je ne veux vous rien devoir; (*en montrant Charlotte.*) vous l'avez outragée.

DELYS, *allant à Charlotte.*

Et vous, Charlotte, est-il vrai que vous me détestez? (*geste muet de la part de Charlotte.*)

REMI.

Il nous seroit impossible d'accepter aucun de vos bienfaits; ils sont trop cruels; & malheur à qui les attire... Ma fille! mon fils! (*Ils vont comme pour s'éloigner.*) Mais non, restez; & vous monsieur, puisque le vice est encore étranger à votre ame, qu'elle peut être changée par l'exemple d'une vertu victorieuse de l'infortune, & par celui des révolutions de la fortune qui nous joue tous tant que nous sommes; soyez témoin d'un aveu que mon cœur ne sauroit garder plus long-tems. (*A ses enfans.*) Voici le moment que je vous ai promis, & je dois sur-tout m'expliquer devant monsieur, pour éteindre dans son cœur jusqu'aux dernieres lueurs d'une espérance coupable... Charlotte... Joseph... Vous vous croyez frere & sœur... Mes enfans, l'un de vous deux...

JOSEPH.

Qu'allez-vous dire!... L'un de nous n'est pas votre enfant?

CHARLOTTE.

Je tremble pour tous deux...

REMI.

Je serai toujours votre pere; je vous aimerai toujours également: vous ne cesserez point d'être à moi; vos cœurs me resteront, j'en suis bien sûr... O ma Charlotte! Je t'ai souvent parlé de ton oncle & de son fils qui vivoit dans l'opulence; vous savez l'un & l'autre combien j'ai fait de recher-

hes, & toutes hélas! infructueuses... Eh bien, Charlotte, pprends que c'est ton frere que je cherchois.

CHARLOTTE, *avec douleur.*

e ne suis pas votre fille!

JOSEPH.

e ne serois pas ton frere! ô Ciel!

REMI.

Un moment, chers enfans, & ne m'interrompez pas (*A harlotte.*) tu m'as été confiée en naissant par mon frere. Ma emme te nourrit de son lait, & te servit de mere. Elevée vec mon fils comme sa propre sœur, & forcé de vous laisser un à l'autre, je n'ai pas trouvé de moyen plus assuré pour ous conserver dans une union pure & fraternelle, que de ous laisser ignorer un secret dont j'ai toujours porté sur moi es preuves écrites en cas d'événement. Vous savez, comme rappé de plusieurs revers, errant de côté & d'autre, j'ai erdu jusqu'à l'espérance de retrouver les deux parens que j'ai nutilement redemandés à toute la terre. Ils avoient changé de om. On les disoit établis dans cette capitale; mais le sort 'a toujours enlevé jusqu'aux moindres indices... Charlot- e, mon enfant, tu devrois vivre aujourd'hui dans l'opulence z tu demeureras pauvre; mais tu auras la vertu, le cou- ge, l'innocence & la paix de l'ame. Que ces biens te con- olent de ceux que tu as perdus....

DE LYS, *à part.*

me faut écouter jusqu'au bout... Voilà qui m'intéresse fort.

REMI.

J'ai bien gagné le droit de disposer de toi. Il te faut un poux qui sache te connoître & t'aimer; il te faut un protec- eur. Une union fortunée n'est pas interdite aux pauvres: 'est même un avantage que les riches semblent leur envier. (*Joseph & Charlotte entrelassent leurs mains, & leurs regards xpriment leurs sentimens mutuels.*) Oui mes enfans, je con- ois vos cœurs; ils sont nés l'un pour l'autre, & Joseph oit retrouver une épouse en perdant une sœur. (*à Charlotte.*) arle; ne le préféreras-tu pas non-seulement à ce Riche, ais encore à tout autre? (*Ils s'embrassent.*)

CHARLOTTE.

i-besoin de le dire?

DE LYS, *à part.*

uelle scene! quel rapport! quel trouble s'empare de moi!

JOSEPH.

harlotte!... Ah! c'est pour la vie.

CHARLOTTE.

lon...

JOSEPH.

Oublie le nom que tu allois prononcer, oublie-le pour

un autre non moins cher.... Sous quel titre que je t'obtienne, il ne me sera pas possible de t'aimer davantage.

REMI, *à de Lys qui reste pensif en les contemplant.*

Voyez si tout ce que vous possédez vaut un seul de nos tressaillemens. Ah! si vous pouviez sentir ces mouvemens purs & doux.... *(avec transport.)* Riches malheureux, gardez votre or indigent, & laissez-nous la volupté des larmes. *(Il presse ses enfans dans ses bras.* (Allons mes enfans, je vous conduirai, suivez-moi. L'air qu'on respire ici n'est pas bon.) Monsieur, j'ai voulu vous rendre le premier témoin de la déclaration que je dois faire publiquement. Il faut qu'il en soit dressé un acte dans les formes, ensuite je reviendrai... Je vous ai déjà engagé ma parole, *(Joseph & Charlotte se sont déjà éloignés.)* *(de Lys arrêtant Remi & le tirant à part.)*

DE LYS.

Un mot.

REMI.

A mon retour, Monsieur, à mon retour, & je suis tout à vous.... Craignez-vous pour votre somme; je vais vous signer un billet.... Accordez-moi seulement une heure.

DE LYS.

Je ne vous demande qu'un mot. Dites-moi de grace votre nom & de quel pays vous êtes.

REMI, *en s'en allant.*

Remi, de Montbosson, en Franche-Comté.... Serviteur.

SCENE IV.

DE LYS *extrêmement agité, & se promenant à grands pas.*

C'Est lui, c'est elle, ce sont eux... Oh! je ne puis en douter... Rencontre fatale! Sort perfide! J'ai manqué de me trahir. Il faut ici de la prudence, de l'activité. Le premier pas, sans doute, est de ne point les laisser échapper par la ville. Je leur donnerai de l'argent & les renverrai sur le champ hors de Paris. *(Il sonne, un Domestique entre.)* Dubois, courez vîte après eux; engagez-les à revenir tout de suite. Dis-leur que j'ai quelque chose d'important à leur communiquer, & que cela ne souffre aucun retard. Acquitte-toi bien de ta commission. *(Le Domestique sort.)* Je les retiendrai ici. J'abjurerai devant eux cette frivole fantaisie qui m'a surpris je ne sais comment. Je prodiguerai l'or avec les démonstrations d'un zele purement généreux. Dès demain je les ferai embarquer pour la Province. Avec une chaumiere & quelques arpens de terre, je les rendrai bien contens. Oui, voilà ce qu'il faut faire pour réussir... Mais je suis tout tremblant: je voudrois, je ne sais... Que deviendra tout ceci? *(Il marche à pas précipités.)*

SCENE V.

DE LYS, Monsieur DU NOIR.

DE LYS.

AH, Monsieur du Noir, bon jour; vous venez fort à ropos.

M. DU NOIR.

Dieu merci je vous trouve. Je craignois fort de ne pouvoir ous rencontrer; car....

DE LYS.

coutez-moi.... J'ai à vous dire...

M. DU NOIR.

aissez-moi vous annoncer auparavant....

DE LYS, *avec impatience.*

h! non, c'est moi qui dois vous apprendre...

M. DU NOIR.

Iais de grace, prêtez-moi l'oreille....

DE LYS.

olontiers, après que je vous aurai dit...

M. DU NOIR.

Iais si vous saviez....

DE LYS.

e sais cela.

M. DU NOIR, *avec vivacité.*

Vous, vous? C'est étrange; vous savez que je viens de ecevoir de leurs nouvelles. Vous savez cela?

DE LYS, *frappant du pied.*

Oui, je le sais mieux que vous.

M. DU NOIR.

Vous m'impatientez: apprenez, apprenez que cette sœur st à Paris avec un vieil oncle & un cousin?

DE LYS.

e le sais, je le sais, morbleu; je ne le sais que trop.

M. DU NOIR, *étonné.*

ous le savez! Et d'où, s'il vous plaît?

DE LYS.

Nous cherchions bien loin; ils étoient sous nos yeux.

M. DU NOIR.

ous nos yeux!

DE LYS.

Ce Tifferand dans ce galetas, frere & sœur supposés; ce ere en prison; tout cela sort d'ici.

M. DU NOIR.

st-il possible!...

THEATRE DE BRUXELLES ADMINISTRATION

DE LYS.

Ils étoient-là; à ce qu'ils ont dit, je les ai reconnus.

M. DU NOIR, *stupéfait.*

Là, ils étoient-là?

DE LYS.

Eh oui.... Si vous saviez ce qui s'est passé entre moi & cette famille indigente. J'avois donné cinquante louis à ce Tisserand; ils ont servi à tirer le pere de prison.

M. DU NOIR, *avec humeur.*

Que diable vous avisiez-vous aussi de donner votre argent? Cela porte toujours malheur.

DE LYS.

Le pere m'a fait l'offre de me faire un billet.

M. DU NOIR.

Un billet! prenez, prenez; mais sur-tout faites m'en faire le modele: qu'il n'y soit pas dit que la somme dont il se reconnoît Débiteur a servi à le retirer de prison; car nous ne pourrions plus l'y faire rentrer.

DE LYS.

Oh! ce n'est point cette misérable somme qui m'inquiete.

M. DU NOIR.

Vous avez tort.... Mais cette canaille va faire du train.... Ils savent donc que vous êtes....

DE LYS.

Rien à mon égard; ils ne se doutent seulement pas....

M. DU NOIR, *avec joie.*

Ils ne savent rien? Oh! laissez-moi faire, laissez-moi faire. Je les écarterai bien vîte. Allez, je les ferai coffrer tous trois en prison; ils me doivent trois termes: où sont-ils; où sont-ils?

DE LYS.

J'ai fait courir après eux pour mieux les retenir; vous allez les voir, vous allez les voir.

M. DU NOIR.

Bon, bien imaginé.... On vient.... Prenons bien garde à nous. Les voici.

SCENE VI.

DE LYS, Mr. DU NOIR, DU BOIS.

DE LYS, *avec impatience.*

Eh bien?

DU BOIS.

Monsieur, il ne m'a pas été possible de les faire revenir sur leurs pas. Le vieillard m'a juré qu'il seroit ici dans une heure; mais

ais il m'a dit vouloir auparavant parler à un Notaire. Il
en a demandé un de confiance, un honnête-homme, un
on humain. Je lui ai enseigné le vôtre ; ils y courent.

DE LYS, *furieux.*

Malheureux.... Tu périras de ma main.

DU BOIS, *tremblant.*

Eh ! Monsieur est-ce que j'ai mal fait ? Ce notaire n'est-il
as un fort honnête homme ?

DE LYS.

etire-toi, crains ma colere.... Retire-toi.

SCENE VII.

DE LYS, Monsieur DU NOIR.

M. DU NOIR.

Vraiment il y a une destinée qui nous joue.... C'est un sort,
est un sort.

DE LYS, *allant & venant.*

à fureur me transporte.

M. DU NOIR.

Au surplus, quand votre valet n'eût pas indiqué votre no-
ire, le premier auquel ils se seroient adressés n'auroit pas
anqué de les instruire de tout, parce qu'il est annoncé qu'on
quelque chose de très-intéressant à dire à votre sœur ou à
s héritiers. On a même promis une récompense à celui qui
ourroit en donner des nouvelles ; & dans les affiches d'au-
ourd'hui, un commis du receveur des tailles y fait savoir
u'elle est à Paris, ainsi que son frere, & que son oncle est
étenu en cette ville pour deniers royaux, ses meubles n'ayant
as suffi pour le libérer.

DE LYS.

Mais que faire ? Comment parer ce coup terrible ?

M. DU NOIR.

Habillez-vous, & faites avant courir chez ce notaire, afin
u'il vous attende & qu'il ne soit visible pour personne....
révenez-le bien d'être seul, & mettez la plume à la main
ır le champ. (*De Lys est comme un fou ; il sonne tous ses la-*
uais.) (*Les laquais arrivent.*)

DE LYS.

Mon secrétaire.

UN LAQUAIS.

Monsieur, il est sorti.

DE LYS, *se promenant.*

L'impertinent ! le fat ! Quand j'ai besoin de lui. Allez,

allez.... Restez.... Sortez tous.... Comme tout s'enchaîne!... Si je n'avois pas donné une bourse de louis, il ne seroit pas sorti de prison, il ne seroit pas venu ici, il n'auroit pas eu l'adresse de mon notaire.... Jour fatal! maudite fantaisie.

M. DU NOIR.

Mais, Monsieur, il faut écrire deux mots absolument.

DE LYS, *se désespérant.*

Mon secrétaire absent, puis-je écrire?

M. DU NOIR.

Eh! Monsieur, je vous en servirai.

DE LYS.

A la bonne heure, que ne me disiez-vous?... Passons dans mon cabinet. (*Il sonne.*) de l'encre, une plume. Vous me dicterez tout au long comme il faudra mettre, entendez vous, tout au long. (*regardant ses domestiques.*) Je chasserai tous ces coquins-là.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente le cabinet d'un Notaire. Il est assis en robe de chambre devant son bureau garni de papiers & de cartons.

SCENE PREMIERE.

UN NOTAIRE, UN CLERC.

LE NOTAIRE, *il lit & signe.*

QUe d'emprunts! on n'a jamais vu de siecle plus affamé d'argent.... Où passe-t-il? (*Il secoue la tête.*) Mauvaise affaire que tout ceci.... plus de fond, plus de crédit!... Ce particulier jouissoit de la confiance publique; c'étoit pour lui une mine inépuisable.... Le mal-adroit l'a imprudemment fermée, & il voudroit encore.... (*Il leve les épaules.*) Quelle impéritie!... (*Un clerc entre, & lui présente des papiers à signer.*) Qu'est ceci?... Ah! c'est cet usurier qui a fait banqueroute.... On arrange tout aujourd'hui. Quel brigandage! Et ces héritiers sont-ils venus? Prendront-ils jour enfin pour finir?

LE CLERC.

Un instant après que vous êtes sorti, Monsieur Durand les

voulu accorder définitivement, & trois heures entieres de ontestations n'ont rien avancé... Ils vont plaider.

LE NOTAIRE.

Quelles petites ames avec leurs titres & leurs biens ! que de assesses l'intérêt leur fait faire ! Je les ai vu au moment du écès, venir m'assaillir comme une troupe de loups acharnés un contre l'autre. Leurs yeux affamés me disoient tout est à oi, rien à mon frere ; cependant le moins riche a plus de uarante mille livres de rente.

LE CLERC.

Monsieur, il est encore venu ce pere avec son gendre futur.

LE NOTAIRE.

Eh bien ?

LE CLERC.

Ils ne sont pas encore tout-à fait d'accord ; ils ne se tiennent plus qu'à mille écus.

LE NOTAIRE.

Est-il possible de marchander ainsi un lien heureux ! Le bonomme de pere est attaché à ses écus. Il lui en a coûté pour es amasser, d'accord ; mais il me paroît moins méprisable que celui qui malgré l'amour qu'il prétend avoir pour sa fille, 'obstine impudemment à ne vouloir l'épouser qu'à tel prix. ai beau voir de ces choses-là depuis trente ans, je ne peux n'y accoutumer.

LE CLERC.

Ce Financier a envoyé....C'est celui-là qui retient au couent sa fille de force.

LE NOTAIRE.

Faute, dit-il, d'avoir assez d'argent pour l'établir, tandis que tout le monde fait les dépenses ruineuses où le jettent les petits soupers qui le déshonorent.... Quelles gens !

LE CLERC.

Tantôt doit repasser cet homme veuf pour son contrat. Ce n'est qu'à vous, Monsieur, qu'il prétend avoir affaire.

LE NOTAIRE.

A moi !... Je le remercie. Jamais il ne m'induira à lui dresser son acte dans ses intentions perverses. Quelle voie criminelle cet aveugle pere veut prendre pour ruiner des enfans en bas âge, à l'avantage d'une seconde femme !... Je ne crois pas qu'aucun de mes confreres se prête à de pareilles supercheries ; je ne le crois point, & malheur à celui qui en seroit l'instrument. *(Il signe.)* Monsieur Renaud ; souvenez-vous bien si jamais vous parvenez à une de nos Charges, souvenez-vous des devoirs dont un Notaire est comptable à la société. Ce n'est pas assez de les remplir avec cette intégrité ordinaire qui le met à l'abri des reproches, il faut veiller avec une scrupu-

leuse sévérité à ne rien laisser faire que dans la rigide équité : c'est à nous enfin à sonder, à pénétrer le frippon, à le démasquer, à le faire rougir s'il est possible, en lui dévoilant sa propre turpitude... C'est ainsi qu'on se rend utile à la Patrie, & qu'on dort satisfait & content de soi-même.

LE CLERC.

Monsieur votre exemple m'en dit assez. Il seroit à souhaiter que tout homme en place regardât son état comme vous regardez le vôtre.

LE NOTAIRE.

Paix, paix, mon cher ami.... Ne parlons ici de personne; marchons droit, & n'appercevons pas ceux qui s'écartent. Que ce qui n'est pas honnête soit absolument étranger même à notre pensée. (*Un domestique apporte une lettre de la part de Monsieur de Lys.*) Donnez. (*Il lit.*) Il me prie de n'être visible que pour lui seul; Il me dit qu'il va venir avec son procureur, pour concerter.... Je sais de quoi il s'agit. Ce procureur & ce jeune homme.... Nous ne nous accorderons point ensemble; & ces informations que j'ai fait faire.... Quoi, on n'auroit reçu aucune nouvelle!

LE CLERC.

Aucune, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Au moins les petites affiches de sont pas encore arrivées.

LE CLERC.

Pas encore, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Vous me les apporterez sur le champ... Cette affaire m'attriste toutes les fois que j'y songe : c'est bien malheureux.... Ils souffrent peut être la plus extrême misere, tandis qu'ils possedent une fortune qu'ils ignorent. (*Il soupire.*) Donnez-moi ce carton ~~n°. 307. de ce côté~~.... Mettez-le là. (*On dépose le carton sur le bureau.*) (*Un petit Clerc entre & apporte des grosses.*) C'est collationné ? bon.... Emportez ces papiers.... Pour peu qu'on ait besoin de moi, avertissez-moi tout de suite, & ne faites attendre personne. Rien n'est plus cher à Paris que le tems.... Le mien est consacré au public, & je me dois tout entier à son service.

Le dernier CLERC.

Mais, Monsieur, il y a dans l'étude un vieux paysan, un garçon & une fille.... Cela a l'air d'un mariage. Ils voudroient ne parler qu'à vous; mais je n'ai pas cru devoir vous interrompre à cette heure. Ils attendent.

LE NOTAIRE.

Pourquoi ne m'avoir pas averti plutôt ? Je vous ai prévenu plus d'une fois de me laisser toutes ces bonnes gens..... Que mon

maître clerc faſſe les marquis, les ducheſſes, les financiers. Oh! tant qu'il lui plaira, j'y conſens; mais pour les pauvres, je me les ménage; c'eſt-là ma récréation.... Allez vîte, qu'ils montent.

SCENE II.

LE NOTAIRE.

VOyez un peu comme l'étourderie les rend négligens.... Je ne veux plus auſſi que l'on cire mon eſcalier ni mon cabinet. Ils ont peur de venir juſqu'à moi, & je ne ſuis jamais plus content que lorſque leurs ſouliers à clous ont bien rayé mon parquet. J'ai ſouvent trouvé des ames neuves & grandes dans ceux que l'orgueil appelle petites gens. Je ſuis dégoûté des joues & des talons rouges. Je les ai vu de près. Triſte beſogne! Affligeant travail! Je ne veux plus avoir affaire aux grands; mon cœur ſouffre trop à les entendre.

(Ici on voit le vieux Remi, Joſeph & Charlotte. Ils ſe frottent les pieds au dernier paillaſſon & héſitent pour entrer. Le notaire ſe leve & va au-devant d'eux.)

SCENE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE.

LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

ENtrez, entrez mes amis, entrez donc.... Laiſſez, laiſſez, cher papa, vous êtes bien, très bien, entrez....

REMI ET JOSEPH.

Monſieur, Monſieur, nous venons....

LE NOTAIRE.

Premiérement aſſeyez-vous tous trois....

JOSEPH.

Nous craignons....

REMI.

Ah! Monſieur....

LE NOTAIRE.

Mettez-vous à votre aiſe avant tout.... Aſſeyez-vous, je vous en prie.... *(Ils s'aſſeyent.)* Là, bien.... Parlez préſentement.... Eſt-ce un contrat de mariage dont il s'agit?

JOSEPH.

~~Monsieur! comme vous devinez~~!... Oui, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Tant mieux.... Voilà une bien jolie fille, qui de plus, est fort modeste : c'est un plaisir pour moi que de voir un pareil couple.... Eh bien, mes chers amis, vous devez être d'accord. Il n'y a plus que vous autres qui fassiez des mariages ; car pour ceux des villes, pour peu qu'il y en ait, on ne peut plus les appeller que des marchés.

REMI.

Hélas ! Monsieur, nous sommes parfaitement d'accord ; mais il y a quelque chose qui peut nuire à cet accord mutuel, c'est pour cela que j'ai demandé à ne parler qu'à vous. Je désire que ces deux enfans soient unis ; il le faut, c'est tout mon espoir, le seul bonheur que j'attende ici bas avant que de descendre au tombeau. Mais, Monsieur, le croirez-vous, à nous trois nous n'avons pas.... Je n'ose achever, cependant il faut parler....

JOSEPH.

Mon pere, permettez ; je vais dire pour vous.

REMI.

Non, Joseph, laisse moi dire. Monsieur, je viens vous implorer, vous révéler notre triste sort.... Je viens... Ah ! mes idées se troublent....

LE NOTAIRE.

Pourquoi hésitez-vous ? Il ne faut jamais trembler comme cela devant votre semblable, dont le devoir est, dans tous les temps, de vous écouter & de vous être utile.... Je vous respecte, car vous me paroissez un bien digne homme.

REMI, *se levant & tendant les bras vers lui.*

Sans argent.... Nous n'avons rien à vous donner, Monsieur, & je ne sais comment m'y prendre pour vous prier de protéger leur mariage. Je demande seulement qu'ils puissent être unis : car quant à la vie, ils sont laborieux & sobres, ~~ils auront toujours du pain~~ ; & la providence qui les a aidés jusqu'ici, daignera peut-être les favoriser davantage.

LE NOTAIRE.

Je vous loue, & vous avez raison de penser ainsi. Oui, sans doute, je veux les voir unis. Mon cœur même en éprouve une joie secrete : ce qui concerne mon ministere, sera bientôt fait, & je ne demande rien pour l'heureux pouvoir de l'exercer. (*Geste muet entre Joseph & Charlotte.*)

REMI.

Hélas ! Monsieur, que de bonté ! Cependant ils peuvent concevoir des espérances, voilà pourquoi je desire que le contrat se fasse ; car le pere de cet enfant.... Vous saurez tout...

Mais on m'a dit qu'il y auroit quelques difficultés : l'une eſt ma niece, & l'autre mon fils.... Je voudrois ſavoir....

LE NOTAIRE, *d'un ton ſérieux.*

Couſins-germains !... Il eſt vrai.... c'eſt un obſtacle.

JOSEPH.

Un obſtacle !... Je ſuis perdu !... Ah Charlotte !

LE NOTAIRE.

Ne vous alarmez point. Quoique par le concile de Trente, il ſoit défendu d'accorder des diſpenſes pour les mariages des couſins-germains, ſi ce n'eſt à de grands princes & pour des raiſons d'état, d'autres raiſons font qu'on en accorde depuis long-tems à tous ceux qui les demandent; ainſi, avec un peu de tems & un peu d'argent, on aura plein pouvoir.

JOSEPH, *à Charlotte.*

On aura plein pouvoir.

LE NOTAIRE.

J'avancerai cette ſomme. Ils me paroiſſent trop bien aſſortis pour les laiſſer languir.

REMI.

Ah ! Monſieur.... Votre généroſité....

LE NOTAIRE, *la plume à la main.*

Quel eſt votre état ?

REMI.

Je vivois du labourage.

LE NOTAIRE, *avec amitié.*

Bon, ſi vous ſaviez combien j'honore, combien je chéris les agriculteurs.

REMI.

Accablé de pluſieurs calamités qui ont fait ma ruine, & pourſuivi pour des deniers Royaux, dont le recouvrement me devint impoſſible, je fus traîné dans les priſons...

LE NOTAIRE.

Je vous entends... Il y a des hommes bien durs; mais abandonnons-les à leur propre inſenſibilité... Ils ſeront punis... Dites-moi, mon pere, dans quelle Province êtiez-vous établi ?

REMI.

En Franche-Comté, à Montboſon.

LE NOTAIRE, *avec intérêt.*

A Montboſon ? mais c'eſt tout juſte-là l'endroit. Vous m'allez faire plaiſir. (*Il ſe leve & fouille dans le carton.*) Je ſuis à la recherche d'une certaine famille, peut-être en ſaurez-vous quelques nouvelles. (*Il lit pluſieurs papiers à voix baſſe, & s'élevant tout-à-coup.*) En 1750. le nommé Pierre-Alexis Remi...

REMI.

Hélas ? Monſieur que ce ſoit une nouvelle infortune prête

à m'accabler, je ne puis nier la vérité, c'eſt moi....

LE NOTAIRE, *étonné & jettant un cri.*

Vous! Pierre-Alexis Remi!

REMI.

Bien moi, Monſieur, bien moi.

LE NOTAIRE, *les mains tremblantes de joie.*

Prenez garde; êtes-vous frere d'Iſidore Remi, ſurnommé depuis de Lys?... lequel fut abſent....

REMI.

Oui Monſieur, c'eſt mon frere, c'eſt le pere de cet enfant, c'eſt ce frere que je cherche & dont je n'ai point eu de nouvelles depuis tant d'années; vous allez voir des papiers qui conſtatent ce que j'avance. *(Il fouille dans ſes poches.)*

LE NOTAIRE, *y jette un coup d'œil, & s'écrie tranſporté.*

Ah! mes chers amis! Le Ciel vous amene à moi. Jour heureux. !... Je ne me ſens pas de joie.... La voilà donc cette chere enfant que nous cherchions de tout côté..!. Et vous ne liſez donc pas les petites affiches?

REMI.

Jamais, Monſieur? je ne fais même ce que c'eſt.... Son pere vivroit-il? Le connoîtriez-vous? Le connoîtriez-vous? Ah! parlez; quels que ſoient ſes torts il eſt mon frere.

CHARLOTTE.

Je ſuis toute émue.... Joſeph!... Joſeph!...

JOSEPH

Ecoutons, écoutons. Ah! Monſieur, achevez...

LE NOTAIRE, *à Charlotte d'un ton grave & avec ſentiment.*

J'ai connu votre pere, je l'ai connu... Je ſuis celui qu'il envoya chercher à ſes derniers momens....

CHARLOTTE, *avec un ton douloureux.*

Il eſt mort!...

LE NOTAIRE.

En regrettant de ne pas vous avoir à ſes côtés pour fermer ſa paupiere. Il eſt mort en vous aimant, en appellant ſa fille, en voulant réparer l'oubli.... Il m'a dicté un teſtament que voici.... Il a laiſſé cent quatre-vingt mille livres de rente: vous n'êtes que deux enfans à partager. Il faut aujourd'hui que je vous préſente à votre frere, qui vit ici dans l'opulence ſous le nom de M. de Lys, que ſon pere avoit pris.

Les trois perſonnages expriment leur ſurpriſe par un langage muet. Leurs yeux ſe parlent, & ils s'écrient preſqu'enſemble.

JOSEPH.

Ah! Charlotte.

REMI.

Voilà tes vertus récompenſées... Le Ciel eſt juſte.

CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Eſt-ce une illuſion?... Mon pere.... Quoi! ce Monſieur de Lys ſeroit mon frere!

LE NOTAIRE, *à Charlotte.*

Vous le connoiſſez?

CHARLOTTE.

Je le connoiſſois trop, Monſieur.

JOSEPH.

Oui, ſi c'eſt lui qui demeure rue du Coq....

LE NOTAIRE.

C'eſt lui-même.

REMI, *ſe levant.*

Monſieur, nous ſortons tous trois de chez lui.

LE NOTAIRE, *ſurpris.*

Eh! comment donc? vous! chez lui! Apprenez-moi.... Que je ſois informé de tout ce qui a pu vous amener dans ſa maiſon....

REMI.

Ah! diſpenſez-moi, Monſieur de vous faire un détail qui feroit rougir notre front. Dans quelles mœurs a-t-il été élevé! Le malheureux, avec ſes viles richeſſes! Que n'eſt-il plutôt reſté dans la pauvreté avec nous! Du moins il eût été honnête & vertueux. Mais hélas! corrompu par l'opulence; c'eſt un ſéducteur, un débauché.... Il croyoit ce matin pouvoir acheter ſa vertu.... Il a oſé à moi m'en propoſer le prix.

LE NOTAIRE.

Etes-vous toutefois demeurés inconnus l'un à l'autre.

REMI.

Je ne me ſuis nommé que prêt à le quitter.... Se ſouviendroit-il de mon nom?

LE NOTAIRE.

S'il s'en ſouvient! Oui, certes, & d'une maniere qui humilie ſon orgueil & qui alarme ſon avarice.

UN DOMESTIQUE.

Monſieur de Lys deſcend de voiture.

REMI.

Lui? Il viendroit.... Il nous pourſuivroit ici....

CHARLOTTE.

Ah! Que je ſois préparée à ſoutenir ſa vue.

LE NOTAIRE, *au domeſtique.*

Qu'il attende un moment; quand je ſonnerai, vous l'introduirez. (*Le domeſtique ſort.*) Mes bons amis! voici un des plus beaux jours de ma vie. O que je rends grace au ciel de cette rencontre fortunée! Que je bénis la main de la providence!... Vous n'allez plus être pauvres: vous n'aurez plus beſoin de perſonne: vous ſerez riches: vous jouirez du bien qui vous

appartient & que méritoient vos vertus. (*Il met la main sur un papier qui est à sa droite.*) Voici un testament que je dois vous lire.... Charlotte, voici la signature d'un pere que vous ne pouvez vous rappeller d'avoir vu. Hélas! Il a bien songé à vous dans ses derniers instans....

CHARLOTTE, (*se penchant avec respect & baisant la signature en larmes.*)

Ah! pourquoi n'est-il plus!

JOSEPH.

Laisse moi baiser aussi son nom.... Ton pere doit être le mien.

LE NOTAIRE, *se levant.*

Vous allez entendre ce qu'il a dicté. Je vous lirai ce testament; & puisque votre frere est là, je vais le faire entrer; mais pour rendre le premier abord plus tranquille, passez tous trois dans ce cabinet. De-là vous entendrez ma voix. Quand il sera temps, je vous en ferai sortir. Je veux presser; frapper, changer ce cœur endurci. Ah! s'il pouvoit se rendre! Que je serois content de moi-même!

REMI.

Monsieur, qui vous rend si bon envers nous?

LE NOTAIRE.

J'ai fait le serment d'être juste; je n'accomplis qu'un devoir.... Entrez mes bons amis....

(*Il ouvre la porte du cabinet & la referme sur eux.*)

SCENE IV.

(*Le Notaire sonne, un Domestique entre.*)

LE NOTAIRE.

Monsieur de Lys peut être introduit.... (*Le Domestique sort.*) Nous verrons s'il gardera son injuste projet. Il n'y a plus à dissimuler. Le partage est de plein droit. Je suis fâché néanmoins que ce procureur soit l'Exécuteur testamentaire. C'est son conseil; & comme la chicane lui est familiere.... Les voici.

(*Il les salue, fait approcher des sieges, & va s'asseoir très-gravement dans son fauteuil.*)

SCENE V.

LE NOTAIRE, DE LYS, M DU NOIR.

DE LYS.

Monsieur, nous venons toujours pour cette affaire. Il est singulier d'agir de la sorte. Nous avons les bras liés; car enfin, une moitié sur laquelle on est toujours inquiet, il faudroit cependant finir cela....

LE NOTAIRE, *froidement.*

Messieurs, avez-vous reçu quelques nouvelles? Sauriez-vous où peut être celle sans laquelle on ne peut rien terminer.

DE LYS, *s'emportant.*

Rien terminer.... Voilà votre langage, Messieurs: vous vous ressemblez tous; cela est affreux. Des délais qui n'ont pas le sens commun. Elle n'est plus, sans doute, depuis longtems, & je dois, moi, demeurer encore frustré parce qu'elle est morte.... En vérité, Monsieur, mes affaires ne s'arrangent point de ce retard.

LE NOTAIRE.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, il vous faut un jugement qui vous envoie en possession des biens de cette sœur que vous supposez morte si gratuitement. Vous avez vu qu'il n'y a eu qu'un officier public qui ait pu suppléer cette sœur lors de la levée des scellés, la confection d'inventaire & la vente des meubles. La loi prend les absens sous sa protection. Elle ne veut pas confier leurs intérêts à leurs parens; & si après un certain tems d'absence prouvée, elle leur permet de s'emparer des biens de l'absent, ce n'est qu'à la charge de les lui rendre. Cet envoi en possession ne donne pas même la propriété à l'héritier apparent; mais une simple administration dont il est comptable envers l'absent en cas de retour; & cet héritier ne peut vendre, aliéner n'y hypothéquer les biens de l'absent, qu'après cent ans, pendant lesquels la loi le fait présumer vivant. Il est étonnant que M. du Noir, votre conseil, ne vous ait pas confirmé toutes ces vérités. Ainsi l'extrait mortuaire de votre sœur peut seul faire disparoître cette présomption de la loi; car cette sœur peut fort bien être en pleine santé, & venir à l'instant même réclamer sa légitime.

M. DU NOIR.

Mais vous entendez bien qu'on ne partage pas ainsi avec une inconnue; & quand la sœur de Monsieur s'offriroit à l'instant; nous la représenterions comme un imposteur qui

veut s'emparer du nom & du bien d'une famille. Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, une tentative comme celle-là réussit bien difficilement; parce qu'on ne présume pas qu'un pere se soit déterminé à priver son enfant de son état: aussi les juges ne prononcent jamais en faveur de l'inconnu, que quand ils se voient subjugués par des preuves éclatantes & victorieuses: mais heureusement que rien n'est si difficile à saisir que la chaîne des faits qui conduisent à la découverte d'un état. Elle rapportera, me direz-vous, son extrait-baptistaire; eh bien, nous verrons s'il est signé du pere. La naissance établie avec certitude, ne suffit pas; il faut pousser la preuve de l'identité jusqu'à la derniere évidence; c'est-à-dire qu'il faut appliquer la preuve de la naissance spécifiquement & exclusivement à l'individu qui réclame la filiation, & cette application ne peut se faire que par une suite de preuves qui établisse la possession d'état acquis par la naissance.

On demandera, me direz-vous encore, à être admis à la preuve testimoniale. Nous nous y opposerons de toutes nos forces; & si cette preuve est permise, nous détruirons les témoignages par des reproches, par des faits justificatifs, par des enquêtes contraires. Enfin, nous prendrons l'inscription de faux....

DE LYS, *couché sur son fauteuil.*

Oui, c'est bien dit, l'inscription de faux....

LE NOTAIRE.

Contre ce que vient de dire, Monsieur, à la bonne heure. *(s'adressant à M. du Noir.)* Vous comptez apparemment parler à cette sœur, ou votre but est de ruiner votre client par une condamnation de dépens.

M. DU NOIR, *s'adoucissant & s'approchant du Notaire.*

J'aurois encore des moyens; mais, tenez, il faut vous parler naïvement. Nous venons ici à dessein! entrez un peu dans les vues de Monsieur, & je vous réponds d'une entiere reconnoissance. Il a besoin de ses fonds en entier... Que feroit cette fille d'une somme pareille?... Peu de chose la contentera! Ecoutez; n'avez-vous pas vu ici de pauvres gens? Nous savons qu'ils y sont entrés; nous le savons; je voi le dessous des cartes. Allons, vous ne voudrez pas être méchant avec nous, nous faire la guerre; & je vous jure que vous pouvez compter sur.... Vous serez content, vous serez content.... *(A de Lys, tout bas.)* Il faut le gagner.

DE LYS.

Oui, oui.

LE NOTAIRE, *avec tranquillité.*

Je ne vous comprends pas, expliquez-vous....

M. DU NOIR, *avec un rire forcé.*

Vous comprenez très-bien qu'il ne s'agit plus que de s'arranger amiablement. Monsieur est raisonnable ; il veut bien lui accorder quelque chose pour retourner en son pays ; il pourra même lui faire une petite pension fort honnête, toutefois après qu'elle aura fait une renonciation en forme. Cet article est préalablement nécessaire. Elle n'aura pas un sou avant, d'abord.

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

Monsieur se flatte-t-il de pouvoir réussir dans ce projet.

DE LYS.

Il ne tiendra qu'à vous de nous prêter les mains, car Monsieur étant l'exécuteur-testamentaire, il sait comme il faut l'interpréter.

LE NOTAIRE, *prenant le testament, & se mettant en devoir de le lire.*

Voulez-vous bien, avant tout, écouter ce testament dicté par un pere, dont les volontés dernieres doivent être pour vous des loix sacrées.

DE LYS.

Il étoit bien mal alors ; car autrement je sais qu'en bonne santé....

LE NOTAIRE, *d'un ton ferme & haut.*

Voulez-vous bien me permettre de vous le lire.

DE LYS.

Je l'ai déjà entendu.

LE NOTAIRE, *avec fermeté.*

Fort mal ; voilà pourquoi je recommence.

M. DU NOIR, *à de Lys.*

Laissez ; écoutons ; peut-être y trouverons-nous des moyens de nullité qui nous sont échappés.... *(Le notaire lui jette un coup d'œil d'indignation.)*

LE NOTAIRE, *d'un ton haut & posé.*

Testament d'Isidore Remi.

» Je me trouve trop accablé pour espérer quelque retour » à la vie : elle m'échappe au seul instant où j'entrevois com- » ment j'aurois dû l'employer. Quel moment ! Vous qui lirez » ce que je fais écrire, songez y de bonne-heure. Un jour » vous vous y trouverez comme moi ; c'est alors que la vérité » s'agrandit, & qu'il faut la reconnoître & lui rendre hom- » mage.

M. DU NOIR.

C'est de la morale, passons, passons.

LE NOTAIRE, *le regarde encore d'un œil indigné.*

» Je déclare donc par cet acte testamentaire

M. DU NOIR.

Ah ; nous y voici.

LE NOTAIRE.

» Avoir laissé un enfant, second fruit de mon mariage, » entre les mains de mon frere Pierre-Alexis Remi, labou- » reur à Montbosson en Franche-Comté, ma patrie. Je dé- » clare que cet enfant est ma fille légitime, sœur cadette de » Louis Remi mon fils, appellé depuis de Lys, surnom que » j'ai pris. Je déclare avoir délaissé cet enfant d'abord, faute » d'avoir pu m'en charger ; & qu'ensuite entraîné par l'am- » bition, l'avidité & le tumulte des affaires, errant d'ailleurs » dans des pays éloignés, je l'ai bannie, pour ainsi dire, de » ma mémoire. Parvenu à un état que l'homme trouve heu- » reux tant qu'il n'est pas éclairé parle flambeau de la mort, » j'ai eu la dureté de faire taire dans mon cœur tout ce qui » me rappelloit cet enfant, dans le seul dessein d'accumuler » tous mes biens sur la tête de mon fils. Sous un nouveau » nom, j'ai oublié mes proches ; j'ai rompu volontairement » avec eux. Endurci par la fortune, & rougissant de cette pa- » renté de campagne, dans la fausse prévention qu'elle me » feroit honte, j'ai manqué aux devoirs les plus sacrés, dont » je demande pardon à Dieu bien sincérement ; mais mes » plus grands remords sont d'avoir donné une éducation à » mon fils d'après ces faux principes. Mes remords sont de » l'avoir induit moi-même à cacher sa naissance, son pays, » ses parens, & le nom de cette sœur que je regardois » comme un obstacle à sa grande fortune. J'abjure par cet » acte une indigne éducation ; & je crains bien, pour juste » punition, qu'elle n'ait que trop germé dans son cœur. Je » le prie en grace de me pardonner ma faute, & de réparer » lui-même le mal que j'ai fait. Je le prie derechef, & lui » ordonne en pere de chercher sa sœur, & de lui porter tous » les regrets, tout l'amour, tous les sentimens que j'ai man- » qué d'avoir envers elle, & qui sont au fond de ce cœur » expirant. Je veux qu'il partage avec elle, en égale por- » tion, tous les biens qui se trouveront m'appartenir au jour » de mon décès. Je fais des vœux au ciel pour qu'elle vive & » qu'elle entende mes dernieres paroles.... O mon fils ! si tu » la revois ; si tu retrouves encore avec elle celui qui lui a » servi de pere, regarde-le comme le tien. Sans l'ambition » qui m'a emprisonné dans ces grandes villes, & qui même » a abrégé mes jours ; je mourrois entre leurs bras, arrosé » de leurs larmes, honoré de leurs regrets.

» Je nomme pour exécuteur de ce testament, mon ancien » ami M. du Noir, afin de lui donner les moyens de réparer » certaines fautes, persuadé que mes derniers sentimens fe-

ront sur lui tout l'effet que j'en attends. Nous sommes à-peu-près de même âge. Que ma fin lui serve d'avertissement. Il entendra bien ce que je veux lui dire.

M. DU NOIR.

ais tout ceci n'est pas en stile de pratique.

DE LYS, *à M. du Noir.*

uel parti prendre, Monsieur du Noir?

LE NOTAIRE, *se leve & dit avec énergie.*

Quel parti! Eh! Monsieur, demandez-le à vous même, à tre conscience, à votre propre cœur, & répondez d'après i. (*Il se promene chagrin & rêveur.*)

M. DU NOIR, *à demi-voix.*

Je ne vois pas comment on pourroit casser ce testament; je ai pas découvert le moindre mot.... Mais tâchons de l'intimider. (*un peu plus haut.*) Vous n'avez rien à craindre de ces onnes gens; ils n'ont pas l'air bien fin; d'ailleurs ils sont si auvres. Avec quoi suivroient-ils un procès qu'il est aisé de âtir, & qu'on peut faire durer toute leur vie, par des deurs qui me sont familiers. Je sai comme je m'y prendrai; je e fais fort de les faire mourir de faim avant qu'ils ayent obnu par premiere sentence aucune provision. (*Le notaire a nné pendant ce dernier couplet, entre un domestique.*)

LE NOTAIRE, *au domestique d'un ton décidé.*

Conduisez cet homme-là hors de chez moi, & veillez à e qu'il ne touche de sa vie le seuil de ma porte.

M. DU NOIR, *se levant & embarrassé.*

Comment, Monsieur, comment! Un officier comme moi!

LE NOTAIRE, *au domestique.*

Obéissez; qu'il sorte. (*à de Lys.*) Vous, Monsieur, restez, ai à vous parler.

M. DU NOIR, *en s'en allant.*

Je me moque de cet affront; je me vengerai bien; nous laiderons, nous plaiderons.

SCENE VI.

LE NOTAIRE, DE LYS.

LE NOTAIRE.

DE pareils propos doivent être punis, & ce n'auroit pas été assez de les mépriser.

DE LYS.

Mais c'est comme Procureur qu'il parloit.

LE NOTAIRE.

Non, non, ne vous y trompez pas : ce ſont de pareilles gens qui deshonorent l'état : il ne comporte pas moins qu'un autre l'obligation d'être homme de bien, de chercher la juſtice & la paix. J'en connois pluſieurs de cette intégrité ; & tout rares qu'ils ſont, ils peuvent ſervir d'exemple. Je vous les aurois ſouhaité pour conſeil. Au reſte, je le répete, ce n'eſt que vous-même que vous devez conſulter ; interrogez votre cœur & répondez.

DE LYS.

Mais une moitié, dans l'héritage, une moitié, je ne puis, c'eſt trop... c'eſt trop.

LE NOTAIRE, *avec un courroux noble.*

Eh bien, Monſieur, ſuivez votre indigne conſeil ; allez vous rendre mépriſable comme lui : c'eſt à moi que vous aurez affaire. J'épouſe le procès, & croyez qu'il ne traînera pas en longueur comme vous l'eſpérez. J'irai moi-même ; je préviendrai les Juges de vos intentions iniques ; ils ne laiſſeront pas languir l'honnêteté dans l'indigence ; elle ne ſoupirera pas long-temps après la juſtice qui lui eſt due. (*De Lys demeure interdit & ne ſachant ni ſortir ni reſter.*) Eſt-il poſſible que l'or ſoit ainſi votre tyran, qu'il étouffe en vous tout ſentiment de vertu, & même d'équité. Si ce pere reparoiſſoit accuſant votre avare inſenſibilité, vous reprochant de trahir ſes volontés dernieres, méconnoîtrez-vous ſa voix?... Eh bien, tremblez ; elle va vous confondre : elle va ſortir du fond de ſon tombeau pour vous accuſer & vous faire rougir. Oui, c'eſt ſon ſang qui va paroître & dépoſer contre vous. (*Il court au cabinet & ouvre la porte.*) Approchez, vénérable Vieillard ; & vous fille vertueuſe, approchez. (*Ils ſortent tous trois en larmes, & voulant embraſſer les genoux du Notaire.*)

CHARLOTTE.

O mon Bienfaiteur !

REMI.

~~Homme de Dieu~~ !

JOSEPH.

O notre Protecteur !

DE LYS, (*étonné, & reculant de ſurpriſe.*)

Ciel ! ce ſont eux ; ils ont tout entendu !

LE NOTAIRE, *avec tranſport.*

Levez-vous mes amis, levez-vous.... Chere fille, ſi vous perdez un frere, je vous en tiendrai lieu ; ma maiſon ſera la vôtre, juſqu'à ce qu'il ait été forcé à vous rendre votre portion héréditaire.

CHARLOTTE

CHARLOTTE, *allant à de Lys.*

Vous rougissez, Monsieur, de vous trouver mon frere ; & moi qui veux vous aimer, je gémis de vous trouver un cœur si peu semblable au mien. Allez, si les biens dont vous êtes idolâtre vous ont assez corrompu pour vous rendre injuste, moi je les mépriſe trop pour vous les disputer. (*Revenant au Notaire.*) Monsieur, qu'il rende seulement à mon pere de quoi rentrer dans cette chaumiere qu'on lui a ravie ; qu'il lui donne de quoi racheter les précieux instrumens du labourage ; c'en est assez, & nous irons contens y vivre, y travailler & y mourir ensemble.

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

Entendez-vous ?

CHARLOTTE.

Je ne veux point déshonorer mon frere par un procès, & lui arracher l'ame en lui demandant ce qu'il ne veut point restituer. Je lui apprendrai que peu de chose suffit à une ame courageuse. N'est-il pas vrai, mon pere, que nous n'avons pas besoin de superflu ? N'est-il pas vrai, Joseph, que je serai toujours assez riche pour toi.

JOSEPH.

Ah ! tu le sais.

REMI, *en soupirant.*

C'est donc-là cet enfant que j'ai vu si petit, que j'ai porté dans mes bras, que j'ai pressé tant de fois contre mon sein. Je lui parlerois bien ; mais il m'a dédaigné. Son ame ingrate est loin de la mienne, & nous ne nous entendrions pas...

DE LYS, *est resté près de la porte, sans pouvoir sortir.*

(*avec une exclamation sourde.*)

Ils me fuyent ! Leur mépris m'est insupportable.... Ah ! je l'ai mérité.

LE NOTAIRE.

(*Dans une action pleine de feu & une vivacité inattendue, court vers la porte, le saisit par le bras, le traîne rapidement en face de son oncle, en face de sa sœur. Il faut que cela soit fait avec noblesse, précision, force, grandeur, avec le vrai mouvement de l'ame.*)

Non, vous ne garderez pas cette ame avide & méprisable. Vous en prendrez une autre. A travers vos combats j'ai démêlé votre caractere.... Si vous eussiez passé la porte, je ne voudrois plus vous regarder ; mais vous ne vous dégraderez pas à ce point. Toute sensibilité n'est pas éteinte dans votre ame, & vous serez ému.... Livrez-vous avec moi au doux plaisir d'embrasser ce Vieillard dont les

vertus ne peuvent que vous honorer. Cédez à son digne fils que vous aimerez, à cette sœur dont le cœur tendre appelle le vôtre. La voix de ce pere expirant ne vous auroit-elle rien dit ? J'en ai été touché ; moi... Ah ! voyez les larmes de cette vertueuse famille qui coulent encore ; elles attendent les vôtres. (*dans la chaleur du sentiment.*) Allons, du courage, jeune homme, du courage, sois des nôtres : oublie ta dorure, ton opulence, ton luxe ; sois homme ; sois juste ; prends un cœur, pleure & connois la nature ; elle ne te trompera pas, &, crois-m'en, tu seras récompensé par elle.

DE LYS.

(Pendant ce tems a les deux mains sur son visage. Il est dans l'attitude d'un homme chez qui il se fait une révolution forcée & prompte. Il ouvre les bras ; & cachant tout d'un coup sa tête dans le sein du Vieillard, il crie d'une voix étouffée.)

Oui, j'ai un cœur, j'ai un cœur.... je le sens.... Mon oncle, je crois revoir en vous mon pere. Je cede à vos vertus, tout me frappe malgré moi.

CHARLOTTE, *volant à lui.*

Mon frere !

JOSEPH.

~~Mon cousin~~ !

DE LYS, *embrassant Charlotte & Joseph.*

J'ai été injuste, barbare, dénaturé ; je ne le suis plus ; je ne le serai plus ; je ne pourrai plus l'être.... Je vous imiterai....Je vous aimerai.

LE NOTAIRE, *le serrant dans ses bras.*

Bien, bien ; il est de la famille ; il est de votre sang ; il est votre frere à tous.... Il est digne de vous.

DE LYS.

Me pardonnerez-vous ? M'aimerez-vous encore ? Etes-vous satisfaits de mon repentir ? (*On l'embrasse pour toute réponse.*) J'éprouve un sentiment qui m'étoit inconnu. Voilà le premier vrai plaisir de ma vie ; je l'ai senti dans vos embrassemens.

REMI.

Sois toujours mon neveu : va je n'ai point d'habits galonnés ; mais sous cette bure grossiere ce cœur est tendre & tout à toi.

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

N'est-il pas vrai que la respiration est maintenant plus libre ? Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas le charme qu'il y a à être bien dégagé de-là (*de Lys embrasse le Notaire.*)

JOSEPH, *à de Lys, montrant Charlotte.*

J'étois son frere, & vous devenez le sien.... Vous approuverez nos nœuds.

DE LYS.

Oui; que le partage soit fait; qu'on en dresse l'acte, & e vais le signer.

CHARLOTTE.

Ecoutez-moi, mon frere; vous êtes accoutumé au train e l'opulence, aux dépenses que le grand monde entraîne. lous, je le répete, le nécessaire suffit à notre bonheur. 'exige, & mon pere l'exige aussi, car je lis ses intentions ans ses regards, j'exige que vous conserviez ce qui est indis- ensable au rang que vous avez pris; que sur-tout les meu- les & la terre seigneuriale soient à vous sans partage.

DE LYS.

Cette générosité que j'admire me trace mon devoir. Je ne arderai rien de ce qui ne m'appartient pas. Vous êtes trois; t d'ailleurs il est des pauvres. (*En montrant le Notaire.*) Mon- ieur sera notre Juge, & Juge sévere.

REMI.

Eh bien, Monsieur; vous ordonnerez à notre priere qu'il ccepte ce don de notre amitié: tu nous donneras ce con- entement, ou tu seras un orgueilleux.....

DE LYS.

Je ne le serai point; je m'éleverai jusqu'à vous; je consen- irai à vous devoir beaucoup, parce que je me plairai dans ous les tems à l'avouer comme à le sentir.

LE NOTAIRE.

Ce dernier trait m'enchante; votre cœur est né droit, juste & sensible, & tout les artifices d'un traître n'ont pu le cor- ompre. Il est raisonnable pourtant que vous ayez une portion n peu plus forte, parce que vous avez plus besoin de fortune que ces honnêtes-gens-ci assez riches par leur modération; mais il n'y aura point de mal que notre cher Remi & ses en- fans ayent plus qu'ils ne demandent; parce que s'ils retournent habiter la campagne, comme je le crois, ils trouveront assez de voisins à secourir.

REMI.

Hélas! il est bien vrai; si je deviens heureux, je ne veux pas l'être seul. Quand j'aurai quelque chose, beaucoup d'hon- nêtes-gens, compagnons de ma misere qu'ils ont partagée avec constance, ne seront pas surement oubliés.... Joseph! Joseph! Quelle joie nous attend! Nous pourrons répandre quelques bienfaits.

LE NOTAIRE, *en souriant.*

Tenez, ne voilà-t-il pas déjà de l'argent placé; mais bien avantageusement. Mes amis! Que ce jour soit consacré à la joie; demain, nous terminerons cette affaire. Ma jour-

née est heureusement remplie ; nous souperons ensemble. Je me trouve trop bien pour chercher d'autre compagnie.

DE LYS ~~JOSEPH.~~

Et moi je renonce à toute autre.

LE NOTAIRE.

Voilà une famille rassemblée ; imaginez que j'en suis aussi. (*Il sonne.*)

JOSEPH.

Vous en serez le Roi. BIENFAITEUR

LE NOTAIRE.

Non pas, s'il vous plaît.... l'Ami.

(*Les Domestiques apportent des flambeaux, & le Notaire conduit dans son sallon le bon Remi, Joseph, Charlotte & de Lys qui tient la main de sa sœur.*)